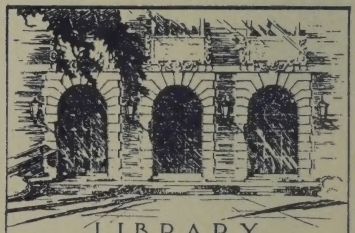

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
Al67
v.24-26

DECALANDRIER

OU

DE L'AUTOBUS PASSY-BOURSE A LA POÉSIE PURE

Copyright by Cité des Livres, 1927

L'ALPHABET DES LETTRES

DECALANDRIER

PAR

X★★★

X

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
AR67
v. 24-26

A PAUL TACHOU

PASSY-BOURSE, autobus, tumulte ;
On se couche au petit matin ;
Lyrisme et besognes, cumul, te
Dis-je, roses sous un ciel incertain.

O beau rêve ! loisir et calme....
Le vent siffle dans le grenier ;
L'exil décolore la palme ;
On perd sa vie à la gagner.

THÉODORE DECALANDRE

J'en demande bien pardon à M. Tristan Derème, mais j'ai voulu, moi aussi, entendre et publier les propos de M. Théodore Decalandre.

Sous le prétexte de lui rapporter un parapluie qu'il avait oublié au restaurant, j'ai sonné à la porte de son ermitage de Passy. J'ai passé une après-midi avec cet homme, qui, d'une pipe noire, enfume sa barbe blanche. Dans sa chambre, qui lui sert de cabinet de travail, de vestibule et de salon, et dont les murs sont tapissés d'un papier rouge où chantent mille mésanges noires, j'ai recueilli quelques-unes de ses harangues. Car il ne parle point :

il harangue. J'ai rencontré, autour de lui, Mme Baramel et M. Lalouette. J'ai pris, à la dérobée, des notes sur mes manchettes.

C'est ainsi que j'ai fait ce petit livre ; et si, par un sourire des destins, il trouve des acheteurs, je ne manquerai pas d'offrir une pipe neuve à M. Decalandre.

Notre époque est bien singulière, murmura M. Théodore Decalandre. On a licence de le dire et de l'écrire autant qu'on veut; mais il serait peut-être sage de ne le pas croire également, si l'on songe que les hommes des siècles passés ont volontiers porté le même jugement sur les saisons où le destin leur avait donné de vivre. Toujours, on s'est plaint; toujours on a regretté l'époque enfuie qui eût pu nous donner le bonheur.

Bons fut li siècles al tems ancienour.

L'histoire n'est pas neuve.
Ce serait belle matière à philosopher.

Mais peut-on, sans sourire, entendre un philosophe, quand on pense qu'à l'instant qu'il épanche ses propos, il se tient en équilibre sur une boule qui tourne dans le vide?... Nous faisons tous de même, à vrai dire ; et, quand nous voyons sur la piste d'un cirque, quelque acrobate, une guitare aux doigts et qui chante, le pied posé sur une sphère incertaine de métal ou de carton, n'avons-nous point, sous les yeux, le spectacle charmant de l'humanité qui répand sa musique, sa science et ses élégies, l'orteil appuyé à notre vieille terre, qui roule dans l'immobile azur ?

Pourtant, notre étonnement, au tumulte de notre époque, est-ce rien de nouveau ? Nous pouvons bien lever les bras au ciel, en contemplant, d'un étroit refuge, la rue muée en un fleuve sonore qui charrie des autobus, des taxis, des camions et mille autres véhicules, dans une odeur d'essence et d'huile et parmi le vacarme des moteurs et des trompes qui déchirent l'air et nos oreilles. Boileau ne se plaignait-il pas déjà

des embarras de Paris et des carrosses qui encombraient la chaussée ? Notre époque fertile en inventions a mis, en quelque manière, les chevaux dans les carrosses ; et le fer des quadrupèdes n'use plus guère le pavé de Paris. Mais laissez au sablier couler quelques années; les aéroplanes glisseront entre les derniers arbres du boulevard, pour se poser aux balcons: et si, dans ce temps, courant d'un trottoir à l'autre, entre deux troupeaux d'automobiles mugissantes, et, pour ne point mouiller votre pied en une flaque, vous faites un menu saut, pensez-vous que vous ne serez pas en grand danger de heurter quelque hélice aérienne ou d'abandonner votre chapeau à l'aile d'un avion ? Car nos boulevards seront alors pourvus d'un mouvant plafond de carrosses volants et les hommes du futur souriront de nos plaintes, comme nous sourions des vers grognons du vieux Boileau.

Paris... combien je préfère mes gaves à la Seine ! Combien j'aime mieux l'Adour, les Nestes, la Garonne et toutes les rivières

et les ruisseaux et les ruisselets qui font tourner les moulins sous nos noisetiers et qui abreuvent les rossignols dont le chant enivre les nuits provinciales ! Et nous voilà partis sur l'aile des oiseaux, vers nos montagnes, nos vallons et nos collines !... Mais allez donc rêver, en ce Paris, au charme de la terre natale, à l'azur léger du Béarn et à l'air attiédi qui fait doucement tourner les girouettes sur nos toits d'ardoises, où roucoulent de langoureuses colombes. Notre songerie ne s'est pas plutôt embarquée pour ce voyage sentimental et chimérique, que le bruit d'un autobus qui ronfle, grogne, grince et corne sous nos fenêtres, nous rappelle brusquement que nous ne sommes pas au calme des campagnes où la lune rit dans les troènes.

On nous dit que Paris était pourtant, autrefois, un lieu de tranquillité, où l'on pouvait songer dans la quiétude. On le dit ; et vous alléguerez, sans doute, qu'il le faut croire, puisque aussi bien, nous n'avons pas vécu dans ces années lointaines et que

nous ne pouvons dès lors que nous incliner au témoignage des personnes qui évoquent, avec une douce mélancolie, de si anciens souvenirs. A suivre leurs propos, on en vient aisément à penser qu'il fut un temps où l'on pouvait, à cinq heures de l'après-midi, traverser la place de l'Opéra, tout en lisant quelque gazette ou les œuvres de M. Taine, et s'arrêter au milieu de la chaussée pour deviser spirituellement avec les amis que la bienveillance des dieux faisait passer au même paysage. Tentez l'aventure, aujourd'hui, mon cher Lalouette, ou plutôt ne la tentez pas, car nul de nous ne voudrait que votre personne se trouvât, de la sorte, offerte en pâture à mille chevaux-vapeur, qui hennissent et qui hurlent comme pour mieux effrayer les malheureux piétons de notre temps. La marche à pied est bien compromise, et il faudra, sans doute, que les mortels, qui s'obstinent à traverser nos carrefours d'une semelle nue, se bardent bientôt d'un triple airain, qu'ils se couvrent de coussins moelleux et ne manquent point

de se munir d'une trompette ou d'un sonore oliphant, pour que soit leur présence signalée au délire des taxis, limousines, torpédos, autobus et autres engins dont le furieux caprice a fait de Paris une manière d'autodrome.

Où est le temps, ce temps de naguère, ou de jadis, que nous ne connaissons que par le récit de vieillards heureux ?

Et j'écoutais rouler les fiacres dans la rue,

disait François Coppée. Ah ! l'heureux homme ! Entendez-vous encore rouler un fiacre quand vous êtes en votre salon ? Autant vous demander si vous n'entendez point les mouches, quand elles éternuent ; et nous voilà perdus en un fort grand vacarme, tumulte et hourvari, que souligne, accompagne et complète le roulement souterrain du métro, dont tremble mon fauteuil, cependant que je prononce ma harangue.

Je voudrais, si le sort me donnait du loisir, consacrer quelque sage poème à ce

brouhaha. Je n'aurais qu'à chanter le spectacle que j'ai, dix fois le jour, sous ma fenêtre :

Là, sur un camion, une poutre branlante,
Vient, menaçant de loin la foule qu'elle augmente:
Le moteur qui s'épuise à ce fardeau pesant
A peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;
Mais d'une limousine il accroche une roue,
Et du choc la renverse en un grand tas de boue ;
Quand une autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt autobus bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille...

— Mille autobus ! s'écria M^me^ Baramel, quelle exagération ! On voit bien que vous êtes béarnais, et né en Gascogne.

— C'est le danger de ces petites entreprises, répondit en riant M. Decalandre, et je vois bien, Madame, qu'il ne suffit point qu'on remplace, aux vers de Boileau, la charrette par un camion, les chevaux par un moteur, les carrosses par une limousine ou par des autobus, pour qu'on puisse es-

pérer de vous plaire, tant, malgré votre goût de la vie moderne, fleurit en votre critique le souci de la vérité.

Mille autobus, pourtant, est-ce trop dire? C'est peut-être une poétique emphase, mais qui s'accorde assez bien au tour de mes pensées; car nous vivons sur une sorte de volcan, cependant que le métro tourne dans son terrier; mais notre volcan, si je le puis dire, est agité de main d'homme. Où est le temps des carrosses ? — et les chevaux, du moins, dormaient la nuit !

Vous me répondrez que c'est le progrès, comme on parle; que nous sommes fort aises, pour nos courses, de nous asseoir en des voitures automues, et que, s'il nous fallait aller de Passy à la rue Saint-Sulpice, au rythme de quatre sabots de corne, la vie parisienne, telle qu'on la pratique aux jours que nous vivons, se devrait ranger dans la cage où rêvent les chimères, hippogriffes et autres bêtes légendaires. C'est encore vrai. Mais je vous demanderai, moi, pour peu que vous m'en donniez licence, si c'est là vrai-

ment un progrès, je veux dire s'il est vrai que notre sort soit meilleur et plus agréable qu'il eût été jadis, au calme de ces époques qui semblent à certains quasi-barbares, encore qu'elles aient connu dans sa fleur et dans sa perfection l'essentiel de notre pensée. Bref, nos ancêtres étaient-ils moins heureux que nous?

Que leur manquait-il?

— Les automobiles, répondit Mme Baramel; et je pense que voilà une réplique qui n'est point dénuée de précision.

— Voulez-vous que nous disions qu'ils n'avaient pas d'automobiles? Soit. Quant à déclarer, comme vous faites, que les automobiles leur *manquaient*, qu'ils éprouvaient quelque chagrin à n'être point pourvus d'automobiles, c'est une tout autre affaire, — et c'est la principale. Ils perdaient... ils consacraient, veux-je dire, huit de leurs journées à un voyage qui dévore maintenant huit ou dix de nos heures. En souffraient-ils?

Non point! puisqu'ils ne concevaient,

en aucune manière, que l'on pût substituer, à leurs chevaux charnus, ces animaux fabuleux que nous avons appelés chevaux-vapeur... Vous n'êtes pas convaincue?... Souffrez-vous beaucoup de ne point voir au bout du fil le visage dont les oreilles entendent votre voix, quand vous parlez au téléphone ? Souffrez-vous beaucoup de ne pouvoir vous rendre en la lune ? Vous souriez, car la pensée ne vous est guère venue d'aller poser le pied au sol de ce pâle satellite. Eh ! bien, j'imagine aisément, — il est si facile d'imaginer ! — qu'un temps viendra où les hommes, en un étrange véhicule, s'entasseront, comme sardines en la boîte ou harengs au panier, pour aller boire, après dîner, quelque liqueur nouvelle dans la lune. Ils reviendront, avant le premier coup de minuit, et diront, parfois, en un sourire de pitié : « Ces malheureux, qui végétaient, en 1927, et, de loin, contemplaient la lune !... Comme ils devaient regretter de n'y pas pouvoir monter !... Le progrès... » Ces malheureux, c'est vous et

moi; c'est nous, Madame. Mais où sont nos regrets ?

Vous souriez aux propos de ces futurs voyageurs du nocturne éther, et nous tenons pourtant de comparables discours à l'égard des générations anciennes, qui n'ont pas connu nos moteurs ni nos pneus. Le beau malheur ! Elles vivaient heureuses, autant qu'on peut goûter le bonheur sous l'azur ! Elles ne pensaient pas qu'il pût y avoir des pneus ni des moteurs ; elles ne se posaient même pas, si ce n'est peut-être en riant, une question à ce propos, pas plus que nous ne rêvons d'échasses si longues qu'elles nous permettent d'accrocher notre chapeau à quelque étoile.

Vous pensez bien que je ne demande pas aux destins que l'on supprime les automobiles ! Ce serait belle folie ! Nous y avons trop bien pris goût... Je soutiens seulement que si on ne les avait pas inventées, nous ne vivrions pas moins heureux — mais nous respirerions dans un silence plus aimable et, si je puis le dire, dans une char-

mante absence d'agitation. Mais quoi ! s'agiter, n'est-ce point le propre de la vie qu'on mène en nos jours ?

On devrait, poursuivit-il, tandis qu'il souriait dans sa barbe, — on devrait interdire les inventions et seulement permettre les découvertes qui nous pussent alléger de nos maux. Était-ce donc un mal que la vie paisible, dans la maison familiale où les générations se succédaient et cultivaient le même bien ?...

— Et ceux qui n'avaient point de bien ? fit Mme Baramel.

— Oui, je sais ; et j'ouvrirais, s'il le fallait, mon vieux Salluste du Bartas :

Car mon vers chante l'heur du bien aisé rustique,
Dont l'honnête maison semble une république...

Mais avons-nous tous du bien, aujourd'hui ? Vivons-nous tous sous des plafonds sculptés, dans de larges fauteuils, entre de précieuses tapisseries ?... Cette existence calme, que je tentais d'évoquer tout à l'heure, ce n'est plus maintenant qu'image du passé ;

la rapidité des véhicules éparpille les enfants; et je sais, en ce temps, une famille béarnaise, dont les fils et les filles, répandus comme graines entre les horizons, s'éveillent à Paris, à Tunis, à Bordeaux, à Dakar, à Muret, à Sao-Paulo du Brésil, — et la vie familiale, le vieux lien ne reste plus noué que par les soins obligeants de l'Administration des P. T. T. ... Moi-même, à Paris, — sur ces bords fleuris, ou, du moins, qui l'étaient autrefois — je ne suis qu'un exilé ; et mes lointaines prairies et mes montagnes sont plus douces à mon cœur que cette ville fiévreuse et la Seine avec tous ses bateaux du dimanche. Mais ne faut-il quitter sa province natale pour la mieux aimer? Vous le savez, c'est quand on est privé des choses qu'on en sent tout le prix ; et tandis qu'en ce tumulte, les hauts parleurs déclament parmi les mille lampes multicolores et changeantes des boulevards, j'évoque les tranquilles paysages de mon enfance et de ma jeunesse et la lune lente qui monte dans l'odeur des foins coupés.

Au fond, reprit M. Théodore Decalandre, qu'est-ce que le progrès — j'entends le progrès matériel, par la bonne raison qu'il n'en est point d'autre — ce progrès dont certains ne parlent qu'en une sorte d'ivresse ?... Il n'a d'autre fin que de donner à l'homme les qualités de l'animal.

— Vous ne parlez point sérieusement, dit M. Lalouette.

— Peut-être; mais c'est pour mieux me faire entendre. Vous volez par les airs : c'est emprunter la qualité de l'oiseau. Vous voyagez, non plus seulement sur les flots, mais dans la mer : c'est vous égaler au poisson. Et tout votre progrès, ce n'est, au vrai, que de faire de l'homme un esturgeon sans branchies comme un pigeon dénué de plumage.

Que ne faites-vous aussi la taupe, poursuivit en riant M. Decalandre; et dans le métro ne sommes-nous tous un peu taupe ? Que ne cheminez-vous sous les champs, sous les fleuves, sous les prairies ? En mes jeunes années, et comme s'ébrouaient les premières

voitures automobiles, j'avais inventé le *sous-terrain, — le sous-terrain à pétrole.*

Le *sous-terrain,* ainsi que son nom vous le laisse deviner, est un appareil qui se meut dans la terre, comme le sous-marin se meut dans la mer. Il est, à l'avant, muni d'une énorme vis, dont le diamètre à la base est de deux mètres environ. Actionnée par le moteur, cette vis tourne avec une effrayante rapidité : elle se visse dans le sol, traînant après soi la voiture aux anciens empires de Pluton. Il ne faut qu'une bonne lampe, une boussole et une carte terrestre pour diriger ce véhicule dans les ténèbres du sous-sol... Je ne doute point qu'un savant ne tire bientôt mon engin du chimérique domaine où je le laisse errer au gré de mes caprices. Ce sera un beau jour, où l'on pourra pénétrer dans les maisons en passant par la cave.

Mais ne pensez-vous pas déjà que dix mille *sous-terrain* courent sous nos demeures. Quel bruit, et quel spectacle dans nos rues ! Annonces lumineuses qu'une seconde abolit

et que l'autre seconde ranime; averses de nouvelles, accourues de tous les coins du monde, des golfes lointains où sommeillent les perles, et des presqu'îles quasi-fabuleuses où la terre tremble, où les fleuves s'élancent dans l'azur à la manière des geysers, — annonces qui courent en lettres de feu sur les toits d'ardoises et de métal, et qui mêlent, en quelque sorte, les Cordillères et les Ganges, les mers et les continents; cinématographes ; images qui se succèdent comme pour nous éblouir tour à tour; gerbes continuelles d'éclairs; et notre malheureux chapeau qui, par mille invisibles fils, semble relié à tous les nerfs de l'Univers, c'est notre époque; ou du moins, c'en est le visage; ou, pour mieux dire, c'en est le masque.

Le masque, dis-je, et je ne veux certes point insinuer que notre siècle s'évertue à dissimuler, sous quelque loup, ses colères ni ses allégresses. Mais tout ce frémissement, toute cette agitation, les voit-on qui touchent au profond du cœur humain ? Et,

derrière toute cette fièvre, l'âme des mortels n'est-elle plus ce qu'elle était il y a vingt siècles ? Nous allons, vous disais-je, de Paris aux Pyrénées en une nuit, quand il fallait jadis, pour ce même voyage, huit journées et huit nuits, et des chevaux, et des postillons qui faisaient claquer leur fouet en arrivant aux auberges des relais ; mais ne sommes-nous point, au secret de nous-mêmes, pareils, sur nos rails, aux voyageurs des diligences ? Le problème de notre destinée a-t-il varié ? Nos passions ne sont-elles plus les mêmes, et goûtons-nous moins tendrement le charme campagnard de la glycine et des troènes, à l'automne ? Ne sommes-nous plus ces mêmes hommes qui se trouvent peints aux pages d'Homère ou d'Ovide — poètes qui n'avaient point accoutumé de voiturer leurs lyres en des taxis ni de perdre leurs manuscrits dans l'autobus !

En doutez-vous ? Peut-être. Il est, en effet, si agréable de penser que notre temps est une merveille, qu'il est tout fleuri de mi-

racles, et que la destinée a résolu de situer notre existence dans le plus surprenant de ses décors ! Songeant à nos petites misères et à nos courtes joies, — petites et courtes, mais qui nous importent tellement, pour ce qu'elles sont les nôtres ! — comment n'accepterions-nous pas, comment n'exigerions-nous pas qu'elles fussent logées dans un monde si profondément transformé qu'il en devînt neuf, afin que nous ayons, si l'on peut dire, notre Univers à nous ! Ce n'est plus l'Univers de Boileau ; ce n'est plus celui de Lamartine ; ce n'est plus celui de Verlaine : c'est le nôtre.

Ainsi va le cœur des hommes, ce cœur inquiet, ce cœur tout plein d'illusions, qui, partout, suspend des guirlandes et qui noue à toutes les branches l'escarpolette de ses rêves. Nous sommes pareils à ces personnes nonchalantes qui, dans un ample fauteuil et la fenêtre ouverte sur les jardins, fument de douces cigarettes. Un nuage bleu les environne, où elles respirent mollement ; et le monde autour d'elles a bientôt pris les

teintes de leur azur. Ainsi, de nos songes, nous colorons les objets, et l'univers finit par prendre la teinte de nos pensées les plus heureuses, — comme de nos mélancolies.

Mais si nous oublions, ne fût-ce que durant le quart d'une heure, le tumulte et l'agitation de notre époque, ne voyons-nous pas, autour de nous, les mêmes hommes que nous eussions rencontrés au bord du Tibre ancien ou sur les rives de la Seine, au temps que Villon était jugé à mourir? Ce sont les mêmes : ils pleuraient comme nous pleurons; ils riaient comme nous rions et pour les mêmes causes, qui sont toujours vivantes et qui vivront aussi longtemps que les mortels seront pourvus d'une tête et d'un cœur. En doutez-vous encore? Vous me répondrez qu'il ne suffit point d'affirmer et qu'il conviendrait d'apporter quelque preuve.

Comme il vous plaira, et ce n'est certes point chose si malaisée. Relisez donc une page de Bossuet ou une page de La Fon-

taine. Ne sont-elles point belles et vraies ? Ne sont-elles point comme si, par miracle, on les avait écrites ce matin ? Qu'en déduire, sinon qu'elles nous touchent, nous pressent, nous entraînent tout de même que si nous vivions au temps où elles furent composées ? Et n'est-ce à dire, dès lors, que le fond de notre esprit, comme le fond de notre cœur, est sensible aux mêmes idées, aux mêmes images, aux mêmes cadences qui enchantaient et liaient les esprits et les cœurs il y a plus de deux siècles, et que les tourbillons de notre existence actuelle n'enfoncent point leurs spirales jusqu'en ces régions mystérieuses de l'homme, — qui sont l'homme même.

Nous respirons encore à la façon de nos ancêtres ; pourquoi ne sentirions-nous pas et ne penserions-nous pas comme ils faisaient ? Les ouvrages qu'ils nous ont laissés nous donnent, en notre nouvel univers, une charmante leçon de modestie ; et nul ne soutiendra, je pense, que si Ronsard eût reçu d'Hélène des nouvelles par le moyen

d'un avion, il eût écrit de plus beaux sonnets. Par avion ?...

Un pigeon voyageur suffirait aisément,
Qui taperait du bec aux vitres du poète.....

Une leçon de modestie... Mais qui, de nos jours, la voudrait entendre ? Et certains allégueront sans doute que les hommes autrefois étaient plus intelligents et que nous avons bien dégénéré. Le XVII^e^, vous dira-t-on, il n'est que de rappeler quelques noms : c'est Corneille, c'est Descartes, et Pascal, et Boileau, et La Fontaine, et la Bruyère, et Bossuet,... quel siècle !...

Eh ! oserais-je répondre, vous ne me dites pas trente noms. Ce siècle était-ce donc un désert ? Et je suis persuadé que les gens qui rentraient, en ce temps, leur foin aux granges du Béarn ou qui vendaient des souliers et du drap à Bayonne ou dans la capitale des Quatre Vallées, — c'est Arreau, que je veux dire, et qui est en Bigorre, — ces gens se souciaient fort peu de *Bérénice* et du *Discours de la Méthode*,

qu'ils ignoraient d'ailleurs ; mais je suis également persuadé que si on leur eût parlé de ces ouvrages, ils n'eussent point osé donner leur opinion touchant Descartes et Racine. En ce siècle, on savait ce que l'on savait; mais l'on savait aussi, et c'est fort important, que l'on ne savait point ce que l'on ignorait.

En nos saisons, sous le prétexte qu'il n'est plus un œil qui ne déchiffre la lettre imprimée, chacun pense qu'il n'est plus un domaine où il ne soit en possession d'instituer son tribunal. Nous sommes tous gens de qualité et savons toutes choses, sans avoir jamais rien appris. Le marchand de plumeaux juge une sonate, une tragédie, un projet de loi et les lignes et volumes d'une cathédrale, avec une sérénité qui est la plus comique du monde. Ne sait-on plus que tout art — en employant ce mot au sens le plus large — est chose secrète et qu'on ne connaît point si l'on ne l'a longuement étudiée ? Un Gascon, qui naguère fleurit la tribune française de mille propos spirituels,

mon ami Lasies a coutume de dire : « La politique, c'est comme le violoncelle : cela s'apprend... » Mais qui veut apprendre, en nos temps ? Il n'est plus personne qui, sans rien savoir, ne soit tout prêt à rendre des arrêts souverains.

L'inculture, dirai-je, demeure la même. Pensez-vous que l'on puisse jamais défricher tous les esprits pour y semer du blé, pour y planter des roses fragiles et de beaux lilas ? C'est la rêverie de quelques têtes et ce serait une ridicule entreprise. Le public des Muses comprend, au vrai, quinze cents ou trois mille personnes. Le reste fait semblant de lire et ne sait point du tout de quoi il est question aux pages des beaux livres. Ces quinze cents personnes respiraient sous Louis XIV, comme elles respirent sous M. Gaston Doumergue. Mais les autres, quel bruit elles font ! C'est autre troupe d'autobus ! On n'entend qu'elles aux carrefours. Ce n'est point à dire qu'elles n'aiment que les mauvais ouvrages. Non point. Elles lisent au petit bonheur, comme on

parle, et ne distinguent point Jean Aicard de Jean de La Fontaine. Mais elles rendent arrêts sur arrêts, et, tandis qu'aux siècles passés, les ignorants avaient la pudeur de se taire, ceux, en notre temps, qui ne savent que lire, font retentir les airs de leurs opinions politiques et littéraires. C'est encore un beau vacarme, — et j'aime mieux sous mes pommiers, et loin des villes, déjeuner sur l'herbe avec quelques amis.

— Allez-vous fuir encore Paris ? demanda Mme Baramel.

— C'est déjà fait, Madame. Ce n'est plus que mon corps que vous voyez devant vous. Mon cœur et mon esprit déjà sont là-bas...

— Et, dans le calme, vous composez, sans doute, quelque *Traité de Prosodie*...

— Que n'êtes-vous avec moi ! Ce n'est que belles branches, prairies douces, maison paisible, et dans quelques semaines, car nous touchons à l'automne, les grands vols de palombes et de cygnes glisseront dans l'air plus léger, vers l'azur des Pyrénées et vers l'Afrique lointaine. Et vous m'allez

demander si je ne suis point déçu, si je ne regrette point Paris! Et vous me demanderez encore si ces paysages charmants demeurent sur moi sans influence. C'est par eux que je vis ; c'est à leurs ruisseaux que boivent mes Muses, et elles cueillent ici les pommes rouges aux pommiers verts, tandis que les troènes, tout bourdonnant d'abeilles, balancent dans la chaleur leurs belles grappes blanches.

Et pourtant, encore que vous m'imaginiez déjà, et comme vous venez de faire, une plume à la main, vous l'avouerai-je ? je ne fais rien. Déjeuner sur l'herbe, écouter les oiseaux et contempler la girouette qui tourne en grinçant, est-ce méditer? Est-ce écrire ? Ce n'est point qu'en ce voyage imaginaire, je n'aie emporté des livres et des notes dans mes valises; — et j'avais une malle toute pleine de si beaux projets! Mais quoi! lorsque l'on est heureux, prend-on son porte-plume? On ne songe qu'à goûter son bonheur.

La poésie, ce n'est, je pense, qu'une ré-

clamation. Lamartine, quand lève-t-il sa belle lyre, au bord du lac? C'est quand Elvire est éloignée des bras qui l'ont tendrement pressée. La poésie, c'est la voix de ceux qui n'ont point ou qui n'ont plus ce qu'ils désirent. C'est un appel. Appelle-t-on quelqu'un lorsque l'on est heureux?

— C'est un vers, dit Mme Baramel qui souriait en rougissant.

— On ne compose jamais de vers que dans la mélancolie. Comment donc penserais-je à construire une strophe en ce moment?

Vous allez triompher, et me dire, car vous êtes bienveillante, que je perds mon temps, et que, j'eusse mieux fait, sans doute, de demeurer à Passy, près de mon encrier où parfois se viennent mirer les Muses. Il n'en est rien. Je fais, si je puis dire, mes provisions. Je me baigne ici — là-bas! — dans la nature; je ramasse des images à pleines mains et sans que j'y prenne garde, et je regarde, en rêvant, le soir, Cassiopée qui s'allume au-dessus du figuier, qui est noir dans l'ombre. Le matin, quand je

m'éveille, les capucines vertes et jaunes sourient entre mes contrevents bleus. Quand je regagnerai Paris, avec mes notes et mes livres, dans mes valises que je n'aurai point ouvertes, tout ce décor refleurira au bord de la Seine d'hiver. Me trompé-je, Madame? Mes roses grimperont autour de la Tour Eiffel; je reverrai mes sureaux sur la place de l'Opéra et c'est de mon encrier, quand je serai seul au coin du feu, que s'élèvera doucement une lune ronde et lumineuse.

Mais me voici parmi vous revenu, dit M. Decalandre, en frappant le bras de son fauteuil. N'ai-je encore quelque brin d'herbe à l'épaule ou une marguerite dans la barbe?

En ce siècle si agité, dont je vous parlais naguère, et qui est le nôtre, reprit M. Decalandre, il est quelques hommes pourtant qui ont résolu le problème de la tranquillité. Ils ont construit à leur usage des manières de maisonnettes où n'entre pas du tout le bruit de nos agitations coutumières. J'entends bien que le vacarme des autobus n'arrête point, par miracle, ses ondes au seuil de leur logis, non plus qu'à leurs fenêtres, mais je voudrais dire que les soucis ordinaires de nos contemporains n'ont point d'accès entre les murailles qui abritent les journées et les nuits de ces mortels heureux. Ne leur demandez point

qui est ministre, ambassadeur ou préfet. Ils l'ignorent et tiennent à l'ignorer. Ce sont des bibliophiles. Ce sont des érudits.

Il ne faut pas manquer de noter qu'ils ont, peut-être, et tout simplement, déplacé le champ où les hommes communément cultivent leur curiosité. Ils ne vivent plus au présent.

Celui-ci, qui ne sait point le nom du maire de Lyon et qui vit tout enfoui dans les bibliothèques du XVI^e^, vous dira sur-le-champ, qui était maire de Bordeaux le jour que Montaigne vint au monde; et vous l'entendez qui prend part et non sans véhémence, avec deux farouches et doctes latinistes, à quelque dispute touchant un vers de Tibulle. Ces latinistes sont morts depuis belle heure — ou depuis belle heurette, ou encore depuis belle lurette, ainsi qu'on parle en nos temps — et, plus de deux cents fois, les roses ont refleuri sur leurs tombeaux. Mais il les tient pour vivants et manie leurs livres avec colère, tout de même que si ces ouvrages étaient hier sortis de l'imprimerie.

Cet autre hésite entre Garasse et Théophile. Il les couvre, tantôt l'un, tantôt l'autre des plus effroyables injures, et puis des paroles les plus chaleureuses. A chaque document qu'il découvre, ou qu'il pense découvrir, il va confier sa joie ou son courroux à ses amis. Êtes-vous pour Théophile ? Êtes-vous pour Garasse ? Il se faut déclarer ; si non, il doutera de votre amitié. Que d'urnes, pourtant, et pleines d'onde, les Naïades ont vidées aux sources de ce fleuve où se mirent les ponts de Paris, depuis que Théophile et Garasse ont quitté les rivages où nous respirons sous un ciel d'allégresse ou de mélancolie ! Peut-être, en quelque azur, se sont-ils embrassés.

Et ces autres, qui ne parlent plus de La Fontaine et de Molière que comme de magnifiques compagnons ; ils les ont encore rencontrés ce matin ; ils les reverront ce soir, et songent, tandis qu'ils glissent entre les voitures, qu'il est l'heure où Bossuet monte en chaire. Madame est morte le mois dernier. Ils ne respirent plus qu'en ce pays

du temps ancien, ainsi que, les vacances venues, vous vous réfugiez en quelque île.

Ce n'est point à dire, et vous l'entendez bien, qu'on ne puisse voir se lever aux pages des livres anciens, mille problèmes qui sont de notre temps. Non, certes; et tous les points d'interrogation, qui nous troublent encore, étaient, depuis longtemps, dessinés au moment que nous ouvrions les yeux à la lumière du monde. Il n'est rien de nouveau, sous l'antique soleil, — et non pas même d'en faire la remarque. Mais la chose étonnante, la chose admirable, c'est que les érudits se passionnent non point seulement à l'égard des doctrines qu'ils rencontrent aux vieux volumes, mais encore à l'endroit des écrivains qui les confièrent jadis au papier. Ces écrivains, ils les ressuscitent, et, dans un beau rêve, qui les enchante mieux que les aventures réelles, ils deviennent leurs adversaires ou leurs amis. Ils savent tout d'eux, le petit nom de leur grand-père et s'ils n'avaient pas un oncle employé aux gabelles. Ils se créent ainsi

toute une amicale famille, et il ne faudrait point médire devant eux de la tante de Racan ou de la nièce de Furetière, si l'on ne se voulait exposer à mettre le pistolet au poing sur quelque pré matinal.

Ils aiment les livres. Qui les en pourrait blâmer ? Aimant les livres ils se prennent à chérir la mémoire de ceux qui les ont écrits. Qui penserait à leur en faire quelque reproche ? Personne, certes. Mais il ne vous échappe guère que si l'on aime quelqu'un, on aspire à le connaître tout entier : on veut savoir ses aventures, ses goûts, ses mystérieuses pensées, ses péchés anciens et jusques à ses manies. Or, selon quelle méthode en apprendrait-on mieux le détail qu'en recueillant ses confidences — ses vraies confidences ! — et celles des personnes qui l'ont connu ?

Un catalogue de librairie charmait M. Bergeret. Qu'eût-il dit d'un catalogue d'autographes ! L'ivresse eût fait frémir sa barbe douce ; elle a frémi, sans doute, bien des fois ; car les catalogues de ce genre four-

nissent mille décors à nos rêveries et à nos pensées. Ils soulèvent bien des rideaux ; ils écartent bien des feuillages...

J'en ai un, — vous le voyez sur ma table — et que, de temps en temps, je regarde, cependant que je m'entretiens avec vous. Ce n'est point une sèche nomenclature. On a pris soin d'analyser et de décrire les pièces qui sont, de la sorte, offertes à la curiosité des amateurs. C'est ainsi que l'on nous entretient d'une lettre de Paul Verlaine : au *Figaro* cet enfant douloureux et barbu d'Apollon offre plusieurs poésies, afin de rembourser une avance que ce journal lui avait consentie. C'était une avance que vous penserez considérable, quelques milliers de francs, peut-être... Non point. Où vous égarez-vous ? Et pour que je vous dise ici la somme, pas n'est besoin d'aucun zéro ; un chiffre unique suffira. C'était une avance *de cinq francs*. Si vous songez que cet épître vaut, à l'heure où nous sommes, deux cent cinquante francs, vous rêverez, un instant, au sort mélancolique de Ver-

laine et vous songerez ensuite que notre siècle rend un furieux hommage à la poésie, aux Muses, et à l'ombre des poètes.

Ainsi errent les manuscrits, et il en est certains, comme vous ne l'ignorez guère, qu'on ne peut emporter sans laisser au marchand une petite fortune. Je me souviens qu'un jour mon ami Pierre Audiat me demanda de trousser quelques vers, sur ce propos. — « Je les publierai dans *Paris-Midi*, me dit-il; mais de grâce ne vous abandonnez pas à l'alexandrin. Je sais bien qu'il ne faut point mettre de barrières à la danse des Nymphes, mais nos colonnes sont si étroites!... » A quoi bon, lui répondis-je,

A quoi bon pousser mille cris
Dont sourit le calme des astres !
Mieux vaudrait lancer mille piastres
A ces marchands de manuscrits.
Car dans les saisons où nous sommes,
On rencontre encore des hommes
Qui sont prêts à verser des sommes,
Dont on paierait d'amples terrains,
Pour un sonnet ou deux quatrains,

Ou pour trois mots en quelque marge...
J'en ferais des alexandrins,
Si la colonne était plus large.

— N'est-ce point, dit Mme Baramel un fort grand honneur qui se trouve, de la sorte, rendu aux poètes défunts?

— Eh! vous parle-t-on d'eux seulement?

— Quoi? les papiers des vivants?...

— Oui, Madame, les papiers des vivants sont également mis en vente. On ne peut imprimer trois lignes de ma main, si je n'y consens; mais on peut exposer l'intimité de mes lettres à la vitrine; on en peut publier des extraits dans les catalogues; on les peut vendre à qui le veut. Eh! que dis-je, les lettres!... Nous verrons bientôt aux librairies nos polices d'assurance et les ordonnances de nos médecins! Vous croyez que j'exagère; mais n'ai-je pas vu glisser au feu des enchères, comme on parle, la « copie sur papier ministre, I p. 1/2 » d'un traité que j'avais passé avec je ne sais plus quel éditeur pour la publication d'un volume de vers. Ah! souvenirs lointains

de ma jeunesse mélancolique!... J'ai revu cette feuille, et non sans être ému, où l'éditeur...

— ... faisait pleuvoir sur vous des perles et de l'or...

— ... où l'éditeur s'engageait à ne point me demander d'argent... Un traité!... Ne verrons-nous bientôt paraître aux catalogues les actes de mariage, le relevé des punitions et quelques certificats de bonne conduite. Vous savez qu'il est des auteurs qui ont décidé de n'écrire plus leurs lettres qu'à la machine et de ne les plus signer que par le moyen d'une griffe caoutchoutée, si je puis ainsi parler. On vend tout, et si vous tracez quatre lignes, ce soir, ne vous étonnez point de les rencontrer, dans huit jours, sous le cristal de quelque devanture.

Un quidam, dans ce salon où nous sommes, me vint un jour trouver :

— N'avez-vous point, me dit-il tout de go, quelques-unes de vos lettres d'amour ? J'entends, non point des lettres que vous

ayez reçues, mais des lettres de votre main. Je vous en donnerais un prix dont vous vous trouveriez satisfait.

— Mes lettres d'amour ?... lui répondis-je. Mais, Monsieur, comment en aurais-je une seule ? Je les ai toutes envoyées...

Et je vous prie de songer que cela n'est pas une fable. Vous pouvez consigner cette anecdote pour l'histoire de notre temps; elle amusera, sans doute, les moralistes des saisons futures. Mais que dis-je ! En leur époque, et pour peu que les choses continuent de ce train, elle semblera toute fleurie de banalité.

Bref, je connais des gens qui, avant de cacheter leurs lettres, ne manquent point de les relire trois fois. Ils pensent au catalogue d'autographes. Hélas ! Il en est beaucoup, parmi eux, dont les épîtres ne seront jamais recueillies ni recherchées. Mais quoi ! maudissant l'indiscrétion du siècle, ils se bercent pourtant d'une douce illusion; et, vous l'avouerai-je ? cette vague et vaine espérance n'est point tout à fait inutile.

Elle sert : elle incite ces écrivains à rectifier leurs fautes d'orthographe.

Au fond, les amateurs de livres et d'autographes, ce sont les plus charmants des hommes; et s'ils ont, sous leur glycine, quelque volière, tenez pour assuré qu'ils y nourrissent moins de grasses volailles que de surprenantes chimères. Ils n'aiment point seulement les écrivains, mais encore les héros qui vivent aux pages des livres. Ces personnages s'élancent tout vivants hors des paragraphes et se mêlent à la foule des mortels. Ils vivent, ma foi, plus longtemps que beaucoup d'entre eux. Et n'est-ce point Léon Treich qui, en son admirable *Almanach des Lettres Françaises et Étrangères*, nous conviait à nous rappeler, le 13 Avril, que c'est l'anniversaire de l'arrivée aux Dunes de Gulliver, qui revenait en 1702 de Lilliput, comme il nous invitait à n'oublier point, le 4 Mai, qu'en ce même jour, en 1660, Robinson commençait « à pêcher avec une ligne faite de fil de cordage et sans hameçon » ? Et pendant que je rêvais l'autre

soir, à l'aimable frénésie des érudits, tandis que je tournais les feuillets d'un Chateaubriand, je m'endormis dans mon fauteuil. L'un d'eux m'apparut aussitôt et s'excusa, dès l'abord, d'être entré chez moi sans avoir ouvert la porte. Je le priai qu'il me fît l'honneur de prendre un siège à mes côtés et n'eus garde de le gourmander pour la manière dont il s'était glissé sous mon toit, car les personnages de nos songes n'ont point accoutumé de tourner les loquets ni de frapper aux portes. C'était un rêve agréable, — un de ces rêves où l'on sait que l'on rêve, sans que l'on soit pourtant certain d'être tout à fait éveillé.

— Je suis venu, Monsieur, me dit-il, pour que nous protestions ensemble contre un livre qui ne peut que nuire à la vérité de l'Histoire.

— Et quel livre? lui demandai-je. Est-ce quelque libelle qui circule sous le manteau et qui maltraite notre pays ?

— Non, Monsieur. Il s'agit des *Aventures du dernier Abencérage*, de M. de Chateaubriand.

— Cet ouvrage n'est qu'une fiction romanesque, lui dis-je, et s'il peint heureusement le délire et les scrupules de deux cœurs, que lui pourrions-nous demander encore ?

— Nous pourrions lui demander, Monsieur, qu'il ne désignât point son héros, Aben-Hamet, comme le dernier des Abencérages, alors qu'il ne fut point du tout le dernier enfant de cette tribu.

— Vous voulez plaisanter, sans doute, et soutenir que le dernier Abencérage est mort à notre époque, ainsi que l'a chanté mon ami Jean Pellerin. Dois-je vous rappeler ses quatre vers :

Les dieux s'en vont, s'en vont au trot,
Jeanne se décourage,
Et le dernier Abencérage
Est mort dans le métro.....

Mais Jean Pellerin voulait exprimer seulement, je pense, par ces paroles ailées, que le romanesque ne pouvait plus que périr au fracas de nos transports souterrains.

— Je ne plaisante jamais, Monsieur. Mais

je dis que, selon Chateaubriand, lorsque Aben-Hamet s'embarque à l'échelle de Tunis pour s'élancer vers Blanca, qu'il ignore encore, vingt-quatre ans ont coulé à tous les sabliers depuis la prise de Grenade. Nous sommes donc en 1516, un an après Marignan, s'il est vrai que Grenade ait succombé en 1492, la même année que Colomb découvrait l'Amérique.

J'ouvris de grands yeux, ou pensai, du moins, les ouvrir, devant cet homme qui semblait porter en sa parole le calendrier de tous les temps. Il continua :

— Si donc je démontre qu'il existait, un siècle après le voyage d'Aben-Hamet, un autre Abencérage, nous tomberons d'accord, sans doute, qu'Aben-Hamet ne fut pas le fils dernier de cette race illustre. Eh! bien, ce cadet d'Aben-Hamet a parfaitement existé. Il a composé des vers français. Il a chanté sa maison de campagne :

Ce n'est rien moins qu'un partisan
Qui fit ces cascades, — et vive

La nature naïve !
L'art est trop courtisan...

Vous ne le reconnaissez point ?... Il a fait l'un de nos plus fameux sonnets :

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra ma douleur connue...

— C'est Benserade ! m'écriai-je.

— Lui-même. Et son nom ne vous éclaire-t-il point ? Et ne lisons-nous pas dans Tallemant des Réaux que ce poète était un Abencérage ?...

— Benserade... Abencérage... me pris-je à murmurer. Il faudrait ici quelque homme docte et habile à suivre les mots en leurs variations. André Thérive ferait merveille. Au demeurant, on se pourrait nommer M. Polonais ou M. Castillan sans être du tout enfant de la Castille ou de la Pologne. Mais il est bien vrai que Tallemant a noté en son ouvrage que Benserade alléguait qu'il était Abencérage et comme le petit roman de Chateaubriand n'était point encore, en ce temps, aux devantures des libraires, on

ne saurait accuser le poète d'avoir tenté, par vain orgueil et fatuité, d'accréditer une fable à son profit.....

— Vous y viendrez, me dit mon érudit. J'ai longtemps pesé le problème et j'affirme que le dernier Abencérage est mort en 1691, alors qu'Aben-Hamet reposait, je pense, depuis plus d'un siècle, en son tombeau mystérieux sous un palmier, près des ruines de Carthage. Je vais fonder la *Société des Amis du dernier Abencérage*.....

— Comme j'ouvrais les yeux, il disparut. Mais les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, que je pris aussitôt dans ma bibliothèque, me dirent que je n'avais point tout à fait rêvé.

POURTANT, dit M. Lalouette, malgré ce vacarme que vous nous avez peint et que nous entendons de reste, la poésie parvient, dans Paris, à faire entendre sa musique. Il est, en notre ville, deux ou trois cents joueurs de lyre, et certains voient leurs harmonies fort doctement commentées. On discute, on se bat, on se prend aux cheveux et c'est plaisir de constater que le tumulte de la cité n'empêche pas les luths les plus modestes d'être ouïs.

Je rentre à peine d'un long voyage aux rives de la Chine et l'on me dit qu'il n'est bruit à Paris que de Poésie et de *Poésie*

pure, que ce sont deux déesses et qu'elles n'ont point les mêmes fidèles.

— L'anti-Boileau est parmi nous, répondit M. Théodore Decalandre. M. Henri Bremond noircit de nouvelles pages et répand toute son encre sur le secret des Muses et le mystère qui frémit aux antres, cavernes, bosquets et pelouses du Parnasse bicéphale. Poésie, poésie... C'est une belle fontaine. Certains y peuvent boire. Il n'est point défendu que les autres en dissertent. C'est un objet inépuisable; il contient tous les autres et l'on en pourrait donc discuter durant des années; on ne se l'est d'ailleurs point interdit, depuis des siècles, — depuis qu'il y a des poètes et des amateurs de poésie.

Quel est le cœur de la poésie ? D'où jaillissent sa flamme et sa lumière ? On avait jadis coutume de se pencher sur les poèmes pour démêler le secret de leur beauté. Nous avons changé tout cela. « De quoi, se demandait-on, est fait tel poème ? » M. Bremond déclare que cette méthode a manifestement échoué, et que « depuis le prére-

mantisme, l'esthétique se tourne d'un autre côté. » Soit ! Nous ne demandons qu'à nous tourner aussi, puisqu'on nous donne quelque espoir de contempler ce soleil qui luit, dit-on, dans notre dos. Que faut-il donc faire ? Il convient, nous dit-on, de rechercher « non plus de quoi est fait, mais comment se fait un poème, en scrutant le mystère, non plus du poème, mais du poète. » Soit ! encore. Nous allons donc demander aux poètes de nous confier le secret de leur aventure poétique. Mais la plupart sont morts, me direz-vous. C'étaient les plus fameux.

Dites-moi où, n'en quel pays,
Gitent Ronsard et Baudelaire.....
Mort les a de chez nous bannis ;
Ils ont quitté notre galère.....

— Mais il nous reste les vivants. Il n'est que de les convier au téléphone.

— Vous n'y êtes point du tout. M. Henri Bremond use d'autre méthode. Et, d'abord, il ne consent à entendre les poètes que s'ils sont philosophes. Sinon, ce qu'ils nous di-

sent, touchant leur art, ne doit être ouï qu'à titre de témoignage, ou, plutôt, de simple renseignement. Le Tribunal appréciera. Il précise cette opinion en disant que l'Académie des Sciences, si elle ouvrait un débat sur le vol des oiseaux n'y convierait ni les goélands ni les hirondelles; mais il ajoute qu'elle inviterait « l'oiseau miraculeux qui serait aussi docteur ès-sciences. » Et, — pour faire bref — il conclut : « J'aime mieux savoir ce que M. Bergson pense de la poésie, en soi, que ce qu'en pense Villon. » Nous ne discutons pas. Nous prenons note. Que fera donc M. Bremond?

Les grands poètes qui sont, en même temps, grands esthéticiens, ne courant point les rues, vous pensez qu'il va descendre son escalier et s'élancer chez les philosophes de notre temps. Il n'en est rien. M. Bremond restera chez lui. Renonce-t-il donc à son enquête ? Non point; et, fermant sa fenêtre au bruit des autobus, il va relire les poètes.

— C'est la vieille méthode.....

— Vous n'y êtes encore point du tout. Il va « lire poétiquement les poètes... » Et il ajoute que « c'est leur ressembler peu ou prou. » — « Il ne s'agit plus que d'interpréter une expérience humaine..., dit-il encore. Le mystère du poète, c'est aussi mon propre mystère. » Nous ne demandons qu'à le suivre en ses méditations — mais il est, je pense, et demeure entendu que le mystère de la poésie, tel qu'on va nous le révéler, — si l'on nous le révèle, — c'est le mystère poétique de M. Bremond.

M. Bremond pose en principe qu'en chacun de nous, il y a deux âmes. Entendons-nous bien; ce n'est que manière de parler, puisque, aussi bien, il nous dira au chapitre IX de *Prière et Poésie* : « C'est une seule et même âme indivisible. » Mais cette âme a deux aspects; tantôt elle raisonne — et c'est *Animus* — et, tantôt, elle possède — et c'est *Anima*. Il nous faut bien adopter ce langage, afin de suivre notre auteur. Donc, une seule âme, mais que, suivant la manière dont elle se comporte, nous

pouvons considérer de deux façons; tout de même que nous dirions, si on nous en donnait licence, qu'un litre d'eau est un poids et qu'il est aussi un volume, étant entendu que poids et volume sont à ce point liés, à ce point *un*, en quelque manière, que si l'on supprime l'un, l'autre, au même instant, disparaît.

Cette fable — rendons à César..., comme le fait d'ailleurs M. Bremond — cette parabole, non point celle du litre d'eau, mais celle d'*Animus* et d'*Anima*, — cette parabole nous vient de M. Paul Claudel, cœur magnifique et poète barbare, qui en donna le dessin dans un article du 1er Octobre 1925, « pour faire comprendre, disait-il, certaines poésies d'Arthur Rimbaud. » *Animus*, pour lui, c'était l'esprit; *Anima*, l'âme. Ne discutons point sur les termes ; nous sommes d'accord ; mais notons que M. Claudel écrivait : « L'âme se tait dès que l'esprit la regarde. » C'est une lampe qui nous éclairera, tout à l'heure.

L'homme, pourrait-on dire, n'est que

désir et volupté de connaître ou désespoir de ne connaître point. Égaré dans l'univers, il veut savoir. *Savoir* est un mot bien étroit, bien sec, et qui ne saurait satisfaire qu'*Animus*, la raison. Mais il veut, en outre, sentir, — sentir, non point par la voie des sens, mais se sentir porté au rythme des mondes, sentir qu'il vit, sentir qu'il est selon ce rythme, qu'il est ce rythme même. Cela est fort obscur, et les mots nous suivent malaisément dès que nous en voulons parler. Mais vous entendez bien qu'il s'agit de « définir l'indéfinissable. » Qui parle ainsi ? C'est M. Bremond lui-même et que je commente ici.

A côté de la connaissance rationnelle, il y a donc, si nous le suivons, la connaissance poétique, dont le but obscur et profond est celui que je viens d'indiquer. « Encore une fois, déclare notre auteur, il ne s'agit pas de vous faire comprendre en quoi consiste l'activité poétique, mais, au contraire, de vous amener à réaliser l'impossibilité où nous sommes de la comprendre jamais, puis à déduire — oh ! très rationnellement — de

cette impossibilité elle-même quelques lueurs sur l'expérience poétique. » Donc, inutile d'en parler davantage, mais retenons qu'il s'agit, en quelque manière, d'une possession du monde, sinon de Dieu, — possession que M. Bremond éclaire au phare des mystiques. L'intelligence, ici, n'a point accès. Qu'elle reste à la porte avec ses syllogismes. *Anima*, quand elle est vraiment *Anima*, il lui est interdit de « réfléchir, comprendre, raisonner, sentir, agir, parler, écrire.....»

*Qu'*Anima *goûte le laurier,*
Qu'au fond des gouffres l'on voit luire ;
Anima *n'a point d'encrier*
Ni de plume pour nous écrire.

Mais, si nous ne savons point ce qu'est la vie d'*Anima*, ne saurons-nous du moins ce qu'elle est elle-même, ce qu'est ce moi profond, et de qui nous parlons quand nous parlons de lui ?

« Aucune des attitudes par où il se manifeste au dehors ne le définit », nous dit M. Bremond. Il est plus mystérieux que le

centaure, l'hircocerf, le jumart, la licorne et l'hippogriffe. C'est invisible couleuvre et qui glisse aux doigts; et nous ne pouvons que considérer d'un œil insatisfait et impatient « le noir fossé qui sépare la connaissance rationnelle de la connaissance poétique ».

Mais nous ne quitterons pas ce terrain, sans avoir inscrit sur nos tablettes que, suivant M. Bremond, *Anima* est « avant tout, puissance d'aimer » et que, si — « prouesse irréalisable » — elle se débarrassait de son *Animus*, il la faudrait, dès lors, classer « un peu au-dessous de l'instinct des animaux ». Notez bien qu'on la tient pourtant pour la source de la poésie et rappelez-vous le mot de M. Claudel que nous citions tout à l'heure — et notez encore qu'il ne nous déplaît point du tout d'entendre proclamer de la sorte que la poésie jaillit de nos nappes les plus profondes, — de ces nappes que certaines personnes se plaisent à nommer les plus basses, et qui sont le réservoir de nos sentiments les plus nobles, de nos pensées les

plus élevées, de nos actes les mieux colorés d'azur.

Bref, cette connaissance, cette expérience poétiques, dont on ne nous enseigne quasi rien, sinon qu'elle est *informulable*, c'est la lyre du poète. Il n'est plus que d'en jouer.

Mais comment le poète nous conterait-il ce qui lui est arrivé: *j'étais là; telle chose m'avint*..... puisqu'au sortir de l'antre, notre héros ne porte au cœur que la mémoire d'une fête dont le propre est qu'on n'en puisse faire le compte rendu ? « Informulable », vous dis-je.

C'est ici qu'intervient la fable du courant électrique. Ce courant, M. Bremond, depuis son discours académique, l'a retrouvé dans un article de Charles Magnin que publia la *Revue des Deux Mondes* le 1er Décembre 1833. Quelle est cette parabole, selon *Prière et Poésie* ?

Le poète, nous dit M. Bremond, ne peut pas traduire, mais il peut communiquer son expérience.

Expliquons-nous, à notre manière : le poète est une pile. Une pile ne parle pas et n'écrit point. Mais que cette pile soit munie d'un fil de cuivre, et touchez le fil de cuivre : vous recevez un choc. Ce choc ne s'est pas adressé à votre raison; la pile n'a pas traduit rationnellement le secret de son être : elle vous l'a communiqué. C'est ce que veut dire M. Bremond.

Si le poète est une pile, qu'est-ce que son fil de cuivre ? C'est le langage; ce sont les phrases, ce sont les mots; et c'est ici que nous allons toucher à la magie.

La poésie se communique, dit M. Bremond, par « l'intermédiaire quasi-magique des mots ». Pourquoi magique ? direz-vous ; elle fait comme tout le monde, comme l'orateur, comme le conducteur d'autobus et le crieur de journaux ; comme je fais en ce moment... Vous n'y êtes encore point du tout. Si elle emploie des mots, c'est qu'elle ne peut faire autrement — nous sommes logés à même enseigne, — c'est qu'elle ne dispose d'aucun autre moyen de toucher nos

yeux ou nos oreilles pour atteindre ensuite nos cœurs. Mais ils ne sont que son fil conducteur. Est-ce le cuivre du fil ou bien si c'est le courant qui, tout à l'heure, vous a fait frémir ? C'est le courant; et les mots ne sont ici que le porte-courant d'*Anima* : « Elle a le secret de les associer tels quels à son activité propre, de leur transmettre ses propres vibrations, de leur insuffler sa propre vie. » Si le poète écrit *néflier*, cela veut bien dire *néflier*; le poète n'enlève rien aux mots « de ce qui fait leur substance, à savoir la propriété de représenter des idées »; mais il importe assez peu..... *Néflier* permet au courant de passer, comme le cuivre; *troène* pourrait être de paraffine. Il est des mots isolants; il est des mots conducteurs; et à ceux-ci le poète imprime « une vertu nouvelle, qui ne leur appartient pas en propre, que nulle convention ne pourrait leur assigner. Vertu que nous appelons magique, soit pour la distinguer de la vertu naturelle des mots, soit pour symboliser l'étrange pouvoir que le poète leur

confère, ce pouvoir de rayonnement, de contagion qui fait qu'à entendre ces mots, nous nous trouvons soudain, non pas seulement enrichis des idées que ces mots transmettent, mais remués dans nos profondeurs. » C'est *Anima* qui est émue par une autre *Anima* :

*Les discours d'*Animus *ne sont qu'un téléphone,*

comme a dit le poète, ou du moins, il l'aurait pu dire.

On discuterait longtemps et volontiers cette hypothèse, car ce n'est qu'une hypothèse et qui est parée des colorations charmantes d'une bulle de savon au clair de lune. On demanderait pourquoi seules les phrases, qui peuvent satisfaire la raison, peuvent aussi conduire le courant.

— Eh ! Eh ! fit M. Lalouette.

— Comme vous dites ; et il y faudrait un autre livre; mais qui nous empêche de considérer que c'est le sens des vers, leur signification rationnelle qui est d'abord émouvante ? Qu'est-il besoin d'aller chercher

du mystère là-dessous; — il peut être ailleurs; et connaissez-vous un seul beau vers et qui nous touche, sans qu'un dictionnaire ne puisse rendre compte de notre émotion? Nous l'avons montré naguère, à propos de l'un des vers les plus fameux de Malherbe :

Et les fruits passeront la promesse des fleurs;

et ne serait-il pas plus simple, et ne viendrait-on pas sans peine à bout de le prouver, que si le poète emploie les mots de tout le monde, —

Beaux vers françois, avec les mots de tous les jours,

disait Clymène, — il en use de telle sorte qu'il leur redonne leur sens plein, le sens qu'ils avaient quand ils étaient jeunes, quand ils n'étaient pas encore monnaies usées qui passent au comptoir de nos propos, sans qu'on ait, aujourd'hui, la peine de les considérer longuement, tant on les connaît, ou croit les connaître. Le mot *pommier* ne vous émeut guère, si vous l'entendez au hasard de la conversation; mais l'art du poète est

de le situer de telle façon que vous ayez un pommier devant vous, un pommier vert, avec de belles pommes rouges, dans une lumière parfumée où chantent mille oiseaux. Le mot *pommier* n'est point ce signe sec et vain par lui-même, ce morceau de cuivre : il devient, en quelque manière, un véritable pommier, avec des branches, du feuillage et des fruits.

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,

dit Mallarmé, poète de huitième ordre ; mais sur ce point, dans cette indication, sans doute, il a raison. C'est là qu'est la puissance du poète, qui est de rajeunir les mots et de faire épanouir cette vie qui est enfermée en eux. Il remet, en quelque sorte, les choses dans les mots ; et les mots en sont si gonflés qu'ils éclatent sous les yeux du lecteur et laissent se répandre sur sa table le spectacle de l'Univers.

— L'Anti-Boileau, disiez-vous.

— L'Anti-Boileau ! Et je n'avais point tort de le dire, quand je pense encore que M. Bre-

mond vient de lancer sur Paris et les provinces, qui n'avaient point mérité telle peine, deux livres où il pense avoir enfermé ses doctrines touchant les Muses qui ont accoutumé de danser et de rêver sous les arbres fleuris, comme aux forêts d'octobre.

Doctrines excellentes en ce sens, et en ce sens seulement, qu'elles offrent mille cibles aux flèches des bons archers. Les dards volent de toutes parts; l'air en est obscurci, et il faut louer notre temps, qui n'est pas si barbare qu'on le craint, et qui s'anime et se passionne dès qu'on lui parle de poésie.

— Et dès qu'on lui parle de grammaire, murmura M. Lalouette.

— On croyait que les lyres étaient mortes; on le proclamait volontiers; mais il n'est que de parler d'elles, pour que mille champions plongent aussitôt leurs plumes dans l'encrier et vident leur carquois.

Il est, je l'avoue, fort malaisé de disserter des ouvrages de M. Bremond. Il les faut d'abord lire... Il les faut relire encore, et le crayon à la main, pour ce que sa pensée

est tellement sinueuse et se dérobe si bien, qu'à l'instant qu'on la pense tenir, elle est à cent toises de vos doigts. Elle semble parfois, et de page en page, être au point de se contredire et de montrer plusieurs visages; et, ces livres à la main, on pense fouler une prairie tout envahie de monstrueuses aiguilles. Elles glissent sous vos semelles, cependant que vous tournez les feuillets, et vous mettent en grand danger que vous tombiez assis dans l'herbe pour la joie de M. Bremond.

Il jongle; inlassablement, il jongle avec un javelot, une épingle et une noix. La noix vole, retombe, s'envole encore. Cette noix, c'est la poésie : il ne l'ouvre point.

Il ne l'ouvrira jamais. Il déclare qu'on ne la pourra jamais ouvrir ou, du moins et pour être plus précis, il affirme que cette coquille résiste aux pinces les plus solides, aux canifs les plus aigus de la raison. On ne peut que jongler avec elle.

Il est, au demeurant, fort habile jouteur et opiniâtre. On lui voudrait, en certains

temps, rendre les armes. Puis-je, sur ce propos, vous conter une historiette ?... Il m'arriva, ces jours derniers, et dans *Candide*, de consacrer une étude à ses nouveaux ouvrages. J'avoue que ce n'était point pour les louer. La semaine suivante, on voyait au même endroit, un placard de publicité, comme on parle, où, sous le nom de M. Bremond et sous le titre de son traité, on pouvait lire l'une des phrases de mon article, — celle-ci : « On voudrait, pour commenter ce livre, noircir tout un volume, tant la matière est riche. » Et les badauds de rire. Je le pense, du moins; mais, seulement les badauds. Je vous confierai que j'ai moi-même beaucoup ri. J'aime l'habileté, même si elle dirige ses flèches vers mon encrier. Bien joué, me disais-je; et si l'on veut soutenir une muraille, il est fort profitable de prendre une poutre au pavillon de l'adversaire. Les poutres sont, à l'accoutumée, de bois; mais le diable porte pierre, dit-on; et c'est tout un. J'étais le diable, en cette affaire.

Mais cette phrase, dont on s'est fait un étendard, pensez-vous que je la veuille nier et renier ? Point du tout ! Je vous prie seulement que vous la relisiez. Que dit-elle ? Elle dit, et ne dit point autre chose, que, dans son ouvrage, M. Bremond a traité d'une matière fort riche. Je suis prêt à le dire et redire encore, puisqu'aussi bien, il a traité de poésie ; et vous conviendrez, sans doute, que la poésie est l'un des moins pauvres objets du monde. Ne sommes-nous pas tous d'accord sur ce point ? Et le problème était de savoir comment, cette matière, M. Bremond l'avait traitée sur ses fourneaux, dans ses cornues, pour la distiller enfin au serpentin de son alambic. Car il est permis à tout homme de parler de poésie et de ciseler les métaux précieux, mais l'essentiel est de savoir comme ils en parlent et comme ils les cisèlent, — quelle que puisse être d'ailleurs leur allégresse quand ils contemplent le résultat de leurs travaux, les enfants de leur verve et les œuvres de leur dialectique et de leurs ciseaux. Leur allégresse.... « c'est

le contentement que doivent attendre même les mauvais ouvriers, en maniant une bonne étoffe. » Vous vous rappelez cette phrase. Sainte-Beuve déjà l'a citée; elle est dans une lettre que Du Plessy-Mornay adressait à Du Bartas.

Vous n'ignorez plus en quel mépris M. Bremond tient les sentiments et les idées, j'entends en poésie. Ce ne sont pour lui que des véhicules. C'est le train des équipages d'*Anima*.

Si vous habitez Bordeaux et que je veuille aller vous voir, pour ce que vous êtes mon ami, je monte en wagon. Cette voiture m'apporte jusqu'à vous, mais nul ne prétendra jamais qu'elle soit un organe essentiel de notre amitié. De même, notre amie la poésie — *la Poésie Pure !* — vient à nous sur les roues des idées et sur les banquettes des sentiments. Idées et sentiments la transportent ; ils n'ont point d'autre office.

Vous me répondrez, je pense, car vous n'aimez point à chasser le jaguar avec un

filet à papillons, vous me répondrez, dis-je, que si d'un poème nous supprimons les sentiments et les idées, il ne reste plus rien, il ne reste plus qu'une page blanche ; qu'on chercherait vainement sur la candeur de la feuille un grain de poésie ; et qu'il faudrait, peut-être, de cet événement, déduire que la poésie n'est point chose si distincte des sentiments et des idées, puisqu'en les expulsant on l'expulse du même coup ; — tandis que je puis bien ne prendre pas le train pour me rendre auprès de vous : notre amitié n'en subsistera pas moins ; ce qui tendrait à prouver, et je l'ose à peine avancer, que l'amitié est beaucoup plus distincte des wagons que l'art des Muses ne l'est du sens que nous donnons aux mots.

Vous allez me dire que mon langage est bien singulier, mais il vous paraîtrait moins étonnant, si vous aviez lu les ouvrages de M. Bremond. Il ne parle que par images. C'est un poète.....

Je vous avouerai qu'il n'a pas accroché la poésie — *la Poésie Pure* — derrière une

locomotive. Il ne l'a point fait rouler sur des rails; mais il a pensé, comme je vous l'ai confié tout à l'heure, qu'elle suivrait plus volontiers un fil électrique.

Que la poésie coure le long d'un fil et que ce fil soit formé de l'alliage des sentiments et des idées, — ou des mots qui les représentent — nous le voulons bien croire. Nous serions heureux pourtant qu'on nous le démontrât; car, si l'on nous dit que les poètes, en tant que poètes sont inaptes à prouver, on ne nous dit point, au contraire, que la critique soit inhabile à manier les armes de la raison. Nous errons donc aux chariots capricieux de l'hypothèse et de l'aventure.

Il ne vous a point échappé que M. Bremond a mis toute sa tendresse en cette poésie — *la Poésie Pure* — si mystérieuse et si secrète que personne n'a jamais vu le bout de son aile. Ne me faites point blasphémer! Je sais fort bien qu'il est un mystère en poésie et qu'une poésie sans mystère, c'est une amphore vide, un vase creux

— et, partant, fort aisément sonore. Mais ce mystère éclairé à l'électricité ne m'enchante guère.

Quel est ce mystère, *selon M. Bremond?* Je ne le sais pas. Il ne le sait pas davantage. Ce n'est pas une épigramme. Loin de moi la pensée d'un si coupable attentat; mais n'est-ce point lui-même qui insiste sur l'impossibilité où nous sommes de comprendre jamais en quoi consiste l'activité poétique ? C'est la noix qu'il n'ouvrira point.

Eh! si nous ne pouvons pénétrer ce mystère, — ce dont je doute — il n'est plus que de chanter de beaux vers, et non plus de gaspiller encre et papier à commenter leur inconnaissable secret! C'est la logique même. Vous occupez-vous de labourer les champs de la lune ou de pêcher les carpes aux fleuves de Sirius ? Quel savant se peut attacher à trouver la solution d'un problème insoluble, — j'entends que le savant dit lui-même insoluble ? Et là-dessus, ce mystère clos étant tout — ce qu'on lui concède de

bon cœur — comment notre critique aimerait-il Boileau ?

Ce Boileau !... Un régent, qui ne parle que de règles, qui traite des trois unités, de la péripétie, des limites de la satire, de la rime et de la raison, de la cadence, de l'hiatus et de la césure !... Beau potage, en effet, qui nous est servi là, quand on ne nous devrait entretenir que de l'inspiration et de ce feu qui couve en nous et qui se veut répandre dans tous les cœurs de l'Univers par le truchement des oreilles ! Ce Boileau, on dirait un zingueur. Il ne parle que de canalisations et de creux cylindres de fer mis bout à bout. Que ne nous chante-t-il le torrent et sa source prodigieuse ? Car, enfin, s'il n'y avait point de torrent, de quoi serviraient vos tuyaux, pauvre homme ? Ils n'enfermeraient plus que du vent ! Allez, allez rêver dans le jardin d'Auteuil !

— Mes tuyaux, répondra le satirique, je les préfère peut-être à votre fil de cuivre. J'ai fait un art poétique. Ai-je nié, dès l'abord, le mystère de la poésie ? De quoi m'ac-

cusez-vous ? N'ai-je senti du ciel l'influence secrète ? N'en ai-je point parlé ? Certes si, et vous l'avez noté d'ailleurs en votre ouvrage. Mais devais-je donc en parler tout au long de mon poème, quand vous dites, vous-même, qu'on n'en peut rien savoir ? Qu'en aurais-je pu dire ? Et l'on me doit gré, sans doute, de n'avoir pas entassé pages sur pages et chapitres sur chapitres autour de ce mystère que tous les éclaircissements ne peuvent éclaircir, à vous entendre. Je n'aime point à parler de ce que j'ignore. C'est temps perdu pour tout le monde, pour le lecteur comme pour l'écrivain.

Mais la poésie est une chose et l'art poétique en est une autre. Il est mille cœurs qui sont gonflés d'un sentiment superbe ; est-ce à dire qu'ils sachent faire des vers ? J'ai un chien, sous mes chèvrefeuilles, qui est parfois comme ivre de bonheur et de courroux ; il est quasi inspiré. Je l'écoute : il aboie. Vous vous moquez de mes tuyaux, mais n'est-ce point par eux que l'inspiration peut descendre du poète dans la ville ? Ou

bien faut-il que le poète aboie? Ce serait poésie pure et barbarie? Ce serait beau spectacle aux antres du Parnasse. Et, vous-même, quand vous parlez de votre fil électrique, ne me donnez-vous pas raison? Suivant les mots, dites-vous, le courant passe ou ne passe pas. N'y a-t-il donc pas un art de choisir les mots et de les lier, et ne faut-il pas dès lors se soucier de l'hiatus et de la césure; et devais-je composer autrement mon art poétique?

Vous avez pris soin de noter, car vous entendez l'anglois, que Keats avait d'abord écrit :

A thing of beauty is a constant joy ;

et qu'il écrivit ensuite :

A thing of beauty is a joy for ever.

Et vous dites que le second vers est incomparablement plus beau. Certes ! — mais on n'a fait que changer quelques sons ! C'est, si je l'ose dire, une correction matérielle; et me reprochez-vous encore de m'occuper,

comme je fais, de la forme des vers et de l'art de les bien composer ?

Ce n'est pas un jeu chinois. C'est un art où la dignité de la pensée est engagée, et qui, s'il réussit, permet aux âmes de communiquer entre elles. Vous avouerez que l'on s'en peut bien soucier ; et n'avez-vous pas écrit que « le poète, en tant que poète, n'a qu'un souci : rencontrer l'heureuse disposition de mots qui fera passer le courant. » Disposition de mots... Eh ! oui, c'est l'un des grands secrets de la poésie ; et j'ai tenté d'y promener cette petite lampe que je tenais d'un poing solide. Car il importe que les vers soient bien faits, comme il importe que les murailles soient verticales et les billards horizontaux.

J'entends d'ici des murmures, des cris. On me va dire que je suis défenseur d'une poésie morte, immobile et carrée, et l'on fondera pour me confondre, le parti de la poésie frissonnante et du billard vivant, dont le tapis vert ondule au caprice des brises parfumées.

Je n'en démordrai pas. L'inspiration, — usons de ce mot commode — l'inspiration est tout, certes; et qui le nie ? Mais, seule, elle n'est rien. Comme vous l'avez écrit vous-même, les visites de la Muse sont fréquentes — « et même aux plus médiocres. A ceux-ci, en effet, ordinairement, ce n'est pas l'inspiration qui manque, mais le talent ou la vertu. » C'est fort bien dit, et il n'est pas d'homme, je pense, qui n'ait ses désespoirs, ses extases et ses mélancolies. C'est richesse commune, et mon chien lui-même n'en est pas dépourvu. Mais ces bouillonnements de l'esprit et du cœur, et ces langueurs, il les faut faire passer en d'autres âmes. Sera-ce par des cris et par des aboiements ? Je ne le pense guère, ni vous, ni personne; et c'est là, en ce point précis, qu'intervient mon art poétique.

L'inspiration, c'est la vendange foulée et dont l'odeur nous fait tourner la tête et chavirer l'esprit. Mais il la faut mettre en bouteilles, si l'on veut qu'aux villes lointaines et aux années futures, les hommes boivent

le bon vin. J'enseigne comme il faut fabriquer les bouteilles, et, sans mon secours, nous n'aurions plus que le spectacle mélancolique et vain d'une pourpre qui ruisselle sur le sol, parmi les grappes écrasées, et qui pourrit dans le vent tiède des automnes.

Le bruit des autobus ébranlait les croisées.

— Il faut la vigne et la bouteille, dit M. Decalandre ; il faut la bride et le cheval.

Un instant, il rêva ; puis bourrant sa vieille pipe :

— La *poésie pure*, murmura-t-il, c'est comme l'amour pur.

— Et l'amour pur ? demanda Mme Baramel.

— C'est celui qu'on ne fait pas.

CE LIVRE, X DE L'ALPHABET DES LETTRES achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 mars 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

VERS L'OCCIDENT

Copyright by Kikou Yamata, 1927.

L'ALPHABET DES LETTRES

VERS L'OCCIDENT

PAR

KIKOU YAMATA

Y

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

A HENRI MARTINEAU

MON AMI

ET

PREMIER ÉDITEUR

JARDINS

UNE conception poétique, un sentiment abstrait de l'homme et de la nature, voici, mon petit jardin japonais, tout ce qui te compose.

Le Pays de Grande Paix enseigne que les êtres inanimés de l'univers ont un sexe. Leur harmonieuse union couvre le monde. L'équilibre et le contraste, les lignes, les formes et les couleurs s'appellent à travers la matière.

Mais là-bas, sous les caprices du ciel, les danses de la vie suivaient la musique des saisons et du vent. Je ne vis qu'attitudes

mélodieuses et chastes, flûtes souples où chantait ce vent.

Là, quinze ans j'ai médité dans une de ces retraites pour l'aisance de l'esprit. En avril pleuvait la mort rose du cerisier, en juin l'éparpillement des ondées. La neige, lent sablier, ombrait les papiers de mes portes et j'ai connu des rayons trop lourds pour vibrer.

Tout près de mon jardin celui du bonze disait la solitude, celui du samourai la vaillance frugale. Ceux de mes amis riches étaient neufs et pleins de prospérité. Les nobles avaient les plus modestes, des épouses y regardaient leur bonheur. Tous étaient construits d'allusions historiques.

On y trouvait Benten, déesse de beauté et d'art, Inari, protecteur des spéculations, Kwanon la clémente et les ancêtres shintoïstes.

Sur le pont triste du Daimyo résonnait les huit cris du corbeau et l'île de l'adieu était isolée. J'y vis le lac des brises frissonnant comme une jeune fille qui ne veut pas

aimer. Dans la vallée, des vagues sur l'herbe ressemblaient à une entente heureuse.

J'ai connu le village qui communie avec la lune où n'entre que le poète, la maison de l'attachement, rarement habitée à la fragile barrière des roses du yamabouki.

Des places rases s'étendaient dans les parcs : cours de tirs à l'arc et d'équitation, lacs de lotus pour les morts ou d'iris pour les garçons. J'ai parcouru un verger dont le produit est offrande pour les amis et les dieux.

Et je savais que chaque jardin est un paysage des Iles adorées. Un poète avait exhalé leur souffle comme un dernier soupir, le seul qui compte. Leurs symboles m'étaient familiers.

Je connaissais l'Ile du Maître, les Pierres du Repos, d'Amusement, de l'Entrevue, diversement placées.

Les monastères ont accueilli les haltes de mes voyages. Des rocs, chemins de croix

païens, ponctuaient les méditations bouddhiques.

J'y retrouvais la colline compagne et la pierre gardienne, droite comme une sentinelle que j'évitais.

J'ai creusé d'une usure la dalle de l'adoration où tombaient unies des aiguilles de pins. La pierre de l'attente frôlait l'étang car elle s'avance comme une femme impatiente quitte le seuil. La roche où tremble la lune, je la fréquentais si j'étais heureuse ou si j'avais pleuré.

Sur une éminence voici le siège d'honneur préparé pour vous, de porcelaine verte, d'où nous verrons ensemble la cascade, corps nu de l'eau vivante.

Auprès du puits vous vous appuierez à l'arbre du couchant dont le faîte s'embrase.

Sans lassitude je vous parlerai de ces jardins. Mes silences seront l'écran où leur image se reflète.

Ils sont purs : le parc impérial de Foukiagé roussit chaque automne.

Le jardin répond à la nature, je répondrai aux saisons de votre âme.

RÉFLEXION

Étranger qui parlez, exprimez-vous davantage d'amour ? Silencieux chez nous et sans nom, il forme l'invisible atmosphère où l'être aimé peut vivre.

Amants qui connaissez l'exaltation, je crains d'apprendre de vous. Mais le chant de vos poètes est beau et célèbre la femme. L'un d'eux, et qui est philosophe, Paul Valéry, m'a dit : « L'amour est l'intérêt et la sympathie que nous inspire un être vivant parce qu'il est vivant. »

Les hommes de mon pays recommandent de n'être point vivantes. Je demanderai à mes sœurs si la soumission et le dévouement, la voix docile et les poses calmantes ont fait un bonheur double.

> Un beau jour de printemps comment passer le jardin resplendissant d'arbres en fleurs? Un attrait irrésistible nous y fait entrer.
>
> TSOURÉZOURÉ-GOUÇA. (XIVe)

Je dirais : Un beau jour de printemps comment passer le visage resplendissant de sensations en fleur ?

Devant la chambre d'ami, l'hôte a planté un prunier qui m'invite, des pivoines près de l'appartement des femmes. Les espèces croissent où la nature les veut.

Le Daimyo dépose ses robes de grandeur au pavillon du thé et prépare lui-même le breuvage. La neige s'amoncelle au dehors, une clarté plus vive pénètre l'étroit réduit. Aucun bruit, la « Rizière de joyaux » dut geler cette nuit.

« Préfèrerais-tu, me dit le seigneur, un herbage où descend le faucon? Te faut-il une cour d'Auguste visite, dessinée tout exprès pour toi? »

J'ai répondu : D'un pays d'Europe mon amie m'écrit : « Je pense à vous sous le tilleul odorant dont le vent fait choir les pétales parfumés. La montagne ondule à l'horizon et la lumière m'aveugle. » Je rêve à ce lointain parfum.

Mais lui reprit : « Puisqu'un jardin est un sentiment, dis-moi celui que tu choisis ?

— Je n'en désire aucun, mais avec vous passer dans les saisons, et, détachée de tout passé, chaque jour abandonné, dire que l'œuvre est belle et qu'elle éveille en nous de pareilles variétés.

Dans l'air bleu croissent et se fanent les nuages, et par delà, des béatitudes sont éternellement récoltées.

Si vous y consentez, laissez-là votre maison et partons. J'aurai des mots pour tous les jours et pour chacune de vos humeurs.

Le Daimyo riche de terres, reprit ses robes de grandeur et s'en alla. Ce jardin-là fut clos.

Je ne pleurerai plus. La lumière s'élance et scintillera dans mes yeux puisqu'ils vivent.

Je sourirai à la fraîcheur des rizières. Les pins, fantasques et baroques, amuseront encore mon regard.

Me voici dans mon logis paisible. Des roses dévorées pendaient à la capote de mon pousse. Repus, des insectes en tombaient. Je n'ai pas dénoué la lourde ceinture de brocart. Je reste agenouillée dans la robe noire que trois armoiries clouent à mes épaules. Une heure frappe la nuit.

Près de moi ont palpité ce soir la détresse et la soif d'un bonheur, mais un vêtement pur et froid m'enveloppe et sur lui rebondissent les désirs. Je n'ai pu consoler celui dont l'âme criait comme une chauve-souris.

Je revois le Maître douloureux de maintes expériences. Pour saisir l'infini que de glaise pétrie! L'empreinte de ses doigts gît brisée mille fois dans l'amas de poterie cas-

sée. Il veut un bol plus beau que ceux de Chine ou de Corée. Il a fait boire une geisha dans chacun, surveillant le geste rituel pour voir si sa main l'emboîtait aussi parfaitement qu'un calice. Il a épié l'émoi d'un esthète et son admiration.

Pour moi le Potier a tiré d'un sac de soie un objet bosselé, rugueux, où le vernis, par place a coulé comme du sang. C'est tout le tourment de son âme, l'ardeur de ses mains.

Aucun geste classique ne saurait épouser cette forme de son désir.

Le Potier espérait que la matière contiendrait l'infini, mais j'ai bu dans ce bol un thé mousseux et amer.

Il a repris son œuvre et ricane. L'enveloppe de soie disparaît dans sa manche. J'entends le craquement de la terre cuite qui roule sur les débris.

Bientôt il revient dans la petite salle de cérémonie et tend les mains vers moi pour une compensation, une revanche. Je l'ai regardé toute vêtue de manches superflues et lui s'est tu.

Depuis les feuilles jaunes écaillent la verdure. Toute l'allée paraît plus verdoyante. Un regret avive sa beauté.

Vous êtes bonne, pourtant, paix de ma maison. Le jardin emplit vos fenêtres d'un opaque vitrail. Sur le tokomoma la lumière coule dans un Gallé de France. Une sérénité pareille se moule à mon être plus simple.

Si le silence, les corolles ouvertes, les teintes immobiles sont un autre langage, je l'entends.

Le Maître Potier ne connaît pas cette harmonieuse paix et ne veut pas l'apprendre. Il aime les passions de son âme, leur puissance le tourmente et l'enivre d'orgueil.

L'attrait de l'immuable immobilise et mes désirs planent dans la chambre. Jamais ils n'ont lutté comme luttent ceux des hommes, les rendant forts et méchants.

J'observerai les lois et les limites. Je ne briserai ni mon cœur, ni mes mains, ni les formes, en essayant de fixer dans la glaise la possession que les hommes ont voulu de ce « monde flottant ».

Maître, ce soir n'a-t-il pour vous aucun charme ? Le ciel s'adoucit et le croissant pressé de mains divines s'allonge et fond.

Que ne puis-je vous apprendre à vous perdre ainsi dans la suavité.

SAISON

Voici que la terre brille sous la fraîcheur de l'automne. Les cris des oiseaux succèdent aux cigales nocturnes. O plénitude de la vie verte des arbres qui continue et se dore ! Les platanes en boule jaunissent comme des oranges : gloire des maturités qui fait des morts quelquefois belles !

Mon cœur se gonfle en un soupir et tout ce qui s'achève en lui de sentiments se fane en beauté et finit sa saison.

La lune derrière les saules se tend comme une feuille transparente et laisse voir ses nervures. Puis dans le pré d'aigrettes où vous marchez, vous êtes ma joie qui trop vivante, sortit de moi et m'apparaît.

Mais voici que je suis des yeux et désire

ma propre joie que j'ai créée et qui s'en va avec l'été.

MAISON DE THÉ

Jardinet d'une maison de thé où les carpes rouges traversent l'eau d'un étang, reflets et désirs silencieux.

Le sel humide fond sur le pas des portes pour les purifier.

Un homme et une danseuse arrivent de la ville...

— Faut-il prendre le sel à larges pincées, le jeter contre nous pour chasser l'esprit impur comme au retour de funérailles ? dit-il.

— Amour, lac intérieur où passent de rouges désirs, oserons-nous enfin ? En mon kimono double, je ne suis qu'une statuette nue debout entre les feuillets d'un paravent.

— Petite Glycine, Fouji-ko, grappe échelonnée, tu restes agenouillée sur le pli qui ferme ta robe, tes mains sont jointes sur tes genoux. Laisse-moi approcher. Je ne dérangerai pas l'ordre de ton attitude mais,

comme on lit, je soulèverai amoureusement les feuillets.

Suspends-toi, véritable glycine au treillis. Renverse ta tête dans ma main, arrondie comme une coque pour l'amande. Ferme les yeux, que mon visage en feu n'effraie pas ton regard !...

Personne ne fit glisser les portes sans serrure. Les apprêts du repas s'attardaient dans la cuisine éloignée. Il fait bon, on est loin, et si près de soi-même. Le jeune homme a oublié la ville, et la danseuse son métier...

— Qu'elle était douce, reprit-il, cette figue juteuse et entr'ouverte mangée à ton espalier !

Le toir tombe, les notes du shamisen sautent sur le papier des portes comme sur un tambourin.

AVOIR

Par-dessus les planches j'ai vu des grenades qui pendaient, les kakis aux branches

noires et l'éclatante floraison de feuillages rouges. J'eus envie de la gloire de ce jardin : il avait l'abondance.

J'aurais voulu sans même toucher aux fruits le posséder car l'or d'un matin qui m'éveille suffit seul à glorifier ma journée.

LE PALAIS KATSOURA

« La tranquillité, non l'exaltation, pour cultiver la vie intérieure », pensait Hideyoshi en ordonnant à Kobori Enshiou la construction du parc Katsoura de Kyoto.

Une rivière le traverse et sur ses berges le teinturier fit blanchir les étoffes. Pour que les invités puissent fêter les phases de la lune, une estrade de bambou avance hors l'ombre des toits.

Qui habita cette chambre des poèmes dont les étagères supportent les rouleaux liés comme des pipeaux? A l'intérieur court un bois précieux pour tablette. Chaque point de vue se révèle différent et parfait.

Là une haie de camélias dont les co-

rolles tombent tour à tour en plaques de lait ou de sang répandu sous les arbres. Des pierres irrégulièrement posées sous les pas accueillent leur nonchalance.

Tel abri s'appelle Musique des Pins; il a huit fenêtres sous le chaume dont une s'ouvre au toit pour le rayon lunaire.

Qui donc, O Katsoura, prit la poésie pour architecture et quelle vie mener dans un cadre pareil qui le puisse remplir ?

LE SHOUGAKOUIN

Rien n'est plus automnal que le jardin de celle qu'a lassé le monde.

La poétesse Izoumi Shikibou.

Pour sa fille et ses désirs qui aimaient la promenade et des demeures variées, un Shogun bâtit trois maisons de repos au-dessus de champs incultes et de rizières.

Là sonnait pour elle le gong du soir annonçant l'astre par-dessus les pins.

« Seule, sans lassitude, j'ai contemplé les fleurs de cerisier dans votre jardin.

« Le printemps s'achevait, elles étaient prêtes à choir. »

De nos jours les paysans qui retournent au crépuscule frôlent encore ces arbres. Il ne faut pas chercher le tracé classique. L'art ici fut d'offrir une image de liberté et de naturel. Le mont Hiyei la domine et semble retenir ses moines trop guerriers dans un linceul de neige.

Au cri de l'oie sauvage
Qui haut dans le ciel
Frôle la lune de son aile,
Au bruissement des feuilles sèches du lotus
Que le vent d'or casse en automne,
Le cœur s'emplit de ta mélancolie
O nature qui couvre toute une blanche rosée.

UNE JOURNÉE PASSE

Au matin une poussière d'or pénètre la brume et l'haleine des sapins. Les mélèzes aux clairs bouquets ont le teint d'une prairie humide et les légèretés diaphanes de la lumière.

Je me lève. On roule mes coussins dans

les vastes placards. J'entends, l'un après l'autre, les marchands qui appellent et viennent aux commandes, le choc des baquets de bois qu'ils découvrent pour offrir les poissons palpitants. J'entends une servante qui bat le papier des portes d'un plumeau de morceaux de soie.

A midi le ciel plus éclatant que la mer, plus transparent que l'eau est une teinte immobile tendue sans un seul pli.

Je m'agenouille alors devant le poisson cru et le riz chaud. Un coup de canon donne l'heure à la ville.

Près de la fenêtre j'ai laissé couler ce jour comme une cascade bleue. Mon âme était l'or lumineux fondu dans le soir aux cris des grillons et des cigales.

Je sentais comme le souffle d'un être intime, le vent sur mon visage, et dans mes yeux, la forme des arbres, le flanc des maisons qui s'allume, le ciel qui se ferme.

Au lieu des désirs, sentir couler en soi, cette heure, cette beauté, ce silence et ce soir!

Fleur de cerisier appliquée par le vent, amincie par la pluie, une lune d'or rose s'aplatit sur le ciel.

Ne me retenez pas dans votre jardin. La nuit me sera plus sereine par delà votre mur, la fleur lumineuse, plus douce au regard.

Cette clarté ronde qui tombe sur vos sentiers me parle de bonheur. Je la suis en vous quittant au son de mes socques de bois. Je me coucherai seule, allégée, respirant. Filtré par la moustiquaire verte un rayon pur d'insectes glissera sur moi. Et je ne saurai pas où vous chercher, ce soir, un difficile bonheur!

FUNÉRAILLES

Dans une boîte de bois blanc, les nobles cendres de Fidèle Plénitude qui sut aimer et mourut jeune, cet été. Des tentes blanches et noires entourent l'estrade funèbre, des

feuillages verts, et de ces couronnes selon les rites européens où pendent les plus beaux noms du Nippon. C'est tout, les funérailles shintoïstes ont la simplicité de la vie.

Les intimes du défunt se sont retrouvés au bas de l'estrade pour déposer ensemble un rameau sur la bière si petite. Sa veuve, la plus belle d'entre nous redescend les marches les cheveux sur le dos, rigide, dans une gaze ancienne jaune et raidie. Elle ne pleure pas, ses petits enfants vêtus de soie blanche nous regardent dans les bras des servantes. Et nous pleurons : au son des flûtes shintoïstes mourraient aussi des souvenirs.

Une âme finissante déchirait notre cœur, s'en échappait dans la musique si follement plaintive. Le jeune chef l'emportait et nous dépossédait de tout un temps.

Elle n'est plus cette époque où, resserrés dans le culte exclusif des Quatre-Vingts Iles, nous étions heureux de parler du monde comme de contrées inaccessibles. Elle n'est plus, mais nous la pleurons comme une

chose qui est. Une âme meurt, d'autres sont nées qui l'enterrent avec douleur. Les souvenirs ont la paternité de nouveaux êtres. Les parents ressuscitent dans leurs enfants et ceux-ci ne pleurent jamais des choses tout à fait mortes.

O Maître Occidental qui apprit à mes aïeux le reste du monde et le rapprend à l'enfant, écoute ma prière :

Si comme au Keikan bâti au centre de Tokyo, en poussant un shoji familier, je voyais les arbres du Palais, sa citadelle, ses fossés verts, de retrouver en vos maisons de pierre un peu de mon Japon, j'aurais moins d'angoisse.

Au Keikan, voyez, derrière les murs, après les salles parquetées et les meubles, ce sont quelques pièces encloses. Voici les papiers laiteux comme un pétale de magnolia, les nattes étalées comme une moisson. La paix de ces chambres, leur harmonie me sont un vrai parfum d'encens. Si les lourdes maisons de l'Occident avaient parfois une seule de ces chambres, comme

un cœur recèle une cellule de paix, je regretterais moins d'être dépossédée. Je fermerais la fenêtre sur vos bruyantes rues, je tirerai les shoji sur vos salles encombrées. Clos dans la lumière et la sérénité, le fantôme de mon âme d'autrefois sourirait.

Si je me tais, ne vous offensez pas. Très loin, sur une mer, je vois des Iles de pins et des collines. Je vois des feux qui rougissent sur leurs flancs au-dessus de la rade. Chaque colline à Nagasaki n'est qu'un cimetière où ce soir, chaque famille brûle l'encens funéraire et fait les offrandes. Ils ont apporté la couverture rouge. Assis sur les tombes les survivants festoient avec leurs morts.

Je songe aux tombes anciennes que j'ai laissées sans survivance, aux morts abandonnés, sans festin et sans joie.

Je vois des feux sur les plages d'Atami, — La Mer Chaude, — des robes blanches, fouettées par le vent et la mer. Ce sont les pêcheurs qui dans cette même saison dansent et chantent les mélopées des ancêtres, avan-

çant avec les flots sur lesquels reposent les Iles dont je partis.

Au produit de leurs pêches, à leurs dorades roses servies aux jours de fête sur la feuille du bambou, ne goûterai-je plus jamais ?

Plus jamais, un soir, une flûte très douce comme la voix du crapaud, ne chantera le mystère de l'humble soumission ?

Plus jamais ne crépitera le koto d'une amie sous la souple baguette de ses doigts, activité inutile dont son âme s'absente, ou le shamisen distrait perdant ses notes dans l'incohérence et l'inconséquence de toute chose ?

NOVEMBRE AU PARC DE HIBIYA A TOKYO

Je me souviens du Jour de l'Empereur qui tombait, avant notre ère de la Rectitude, le 3 novembre. En pays étrangers les compatriotes se réunissaient autour d'une table succulente. Des orchidées ornaient toute sa longueur, mais les visages penchés

sur elles avaient un même teint sombre et grave. Trois portraits ornaient les murs, l'Empereur, l'Impératrice, le Prince héritier. Trois banzaï! et trois saluts leur faisaient face. Un chant lent et intense répété trois fois emplissait toute la chambre. Le lendemain il ne restait plus qu'un plant de très beaux chrysanthèmes, et le relent de je ne sais quelle gloire.

A Tokyo la même célébration au-dessus du Parc de Hibiya qui longe le ministère des Affaires Étrangères. Le ministre donne le bal de l'Empereur et les salles sont pleines. Des chrysanthèmes couvrent les murs. Un immense portrait de l'Empereur encadré de lumières devant lequel on s'incline en passant. Mais des airs de danse, une foule cosmopolite.

Ce bal n'a plus lieu, une fête de jour dans les jardins la remplace. Mais en ce mois de Novembre à Hibiya je ne puis m'empêcher d'évoquer son souvenir.

Toute l'esplanade ce soir est plantée de paillotes où s'abritent les chrysanthèmes.

Depuis le début de l'automne je les attendais.

Jardins de fleurs nationales, vous êtes ceux des fantaisies, que je parcours insoucieuse, la manche souple frôlant mes genoux.

Étais-je seule, accompagnée d'une jeune fille dont l'âme me ressemble, d'un jeune homme portant encore l'uniforme d'une université ? Ou bien y avait-il avec moi une vieille dame cérémonieuse, docte et charmante, un vieux professeur vêtu de soie, de sourires et de gestes polis ? Peut-être une amie étrangère et bavarde avait-elle passé son bras sous le mien ? Je ne me souviens pas quelle langue j'ai parlé. Chaque année j'ai erré là pourtant, avec ferveur.

Que j'aime voir sous les lumières et la brume froide l'éclatement voluptueux de leurs pétales ! Fleurs tantôt uniques sur votre tige tel le seul sentiment que tout l'effort d'une âme donne, tantôt floraison centuplée ou cascades aux parfums inattendus qu'on craint moins de cueillir dans leur pluralité.

Fleurs aux noms suaves, symboles de mon pays : Neige du Fouji, Aube, Brume sous l'érable, Abri de l'averse, Miroir du Diable, Feu du Renard, Danse de Déesse, Komachi de la Capitale, Aise de Mille Années ! Vous sortez de la terre noire comme les impulsions de notre inconscience.

O fraîches et lourdes chevelures ! chair délicate des chrysanthèmes glacés, je vous ai contemplées deux à deux, sans qu'il fût besoin d'expliquer l'un à l'autre la floraison humaine ou végétale !

Les âmes posées l'une contre l'autre comme un pied volontaire sur la sandale qui le mène savent jouir de vous.

Et votre saison s'en va sans amertume sous une neige silencieuse.

PUDEUR ET CURIOSITÉ

L'homme, dit-on, souffre de n'être pas un avec celle qu'il aime et qui diffère. La femme à son tour s'étonne de ne pas savoir le suivre.

Elle dit : « Imaginez, pendant des années, comme les Iles, d'avoir été fermée aux expansions. Mon kimono même me retient de sa chasteté héréditaire. Je n'ai lu nulle part les mots que vous attendez. Arrachez-moi à ce silence, à cette sérénité voulues. »

Auprès des Iles de Matsoushima le chaud gulf stream et le courant glacé du nord se rencontrent. Là naît le brouillard.

J'ai dit à celui qui voulait me garder dans un jardin maigre et fermé : « Si notre âme n'était distraite comme un œil qui reflète chaque jour un ciel nouveau, elle nous appartiendrait. »

Tu m'as enclose en vain dans ce jardin bordé. En vain mon cœur lui-même voudrait se concentrer. Ah ! descendre en un puits avec une intention unique ! Mais couvre-le, car les reflets du jour, une écaille de lune ou l'étoile qui chemine pourrait encore m'ôter à ton amour.

Ne vois-tu pas que le ciel passe dans

notre étang? Le rossignol vient dans le prunier, mais de quel autre endroit, et dans quel jardin va-t-il finir son chant ?

Si tu restais à la place du maître, près du pilier poli, à voir ton humeur changer les traits de ton visage, j'aurais moins d'autres désirs. A n'être qu'un lac contenu, oublies-tu que tout s'y reflète et qu'on s'ennuie d'être un miroir ?

ASIE

Tombeaux de porcelaine, cours de marbre, prés ras où se pose le pied d'éléphants gris !

Ruines d'Angkor tourmentées encore du besoin d'exprimer vos symboles et votre peuple. Cités de Chine où les palais sont compliqués et les citadelles encore debout dans l'air des ancêtres Mongols. Philosophies et fables des Indes qui nous sont parvenues par les barques coréennes. J'écoute les récits d'un marin qui feuillette son album. Voici les jardins plus expressifs de

l'Asie, variée comme les pays d'Europe le sont.

Nos Iles ne forment que le diadème de l'Orient. Je ne connais pas l'âme plus nettement exprimée des autres peuples jaunes. Tout entier mon amour reste aux Quatre-Vingts Iles. Pourtant il me semble être accrue de leur existence. Pouvoir penser : ces beautés différentes sont réalités plus savoureuses que mon imagination. Savoir qu'elles sont là, rêver de la diversité des jardins de l'Asie riche et paisible, se dire, ces jardins, je les comprends aussi.

Je voudrais croire à la métempsychose.

A LA PORTE DE L'ÉLÉPHANT

Autrefois dans un quartier de Tokyo passa une procession qui conduisait l'éléphant en carton blanc de Bouddha. Mais il était si gros qu'il prit la porte en selle. Ce lieu s'appelle depuis la Porte du Demi-Eléphant.

Là les jardins du brouillard ont recou-

vert la ville. Des lanternes rouges comme autant de lunes à leur lever montent et descendent dans les arbres. Personne sur l'esplanade, personne sur la terrasse. Dans la maison étrangère, tous dansent. Rien ne m'importe ce soir sinon le désir et l'absence.

Si j'écoute le bruit de la source je pense au cours continu de mon sang tranquille et frais. Si je regarde sur le toit immobile la lune qui satisfait mes yeux, je songe que l'astre est unique qui seul reflète ainsi tout un soleil absent. Je la regarde et sa soumission me pénètre. Je m'absorbe en cet instinct du cœur qui fait unique le miroir de notre être, son assouvissement par la clarté d'un autre même lointain.

Par quel instinct l'abeille au cours du vol sait descendre en un pré et plonger dans la fleur, non pas à tout hasard, mais dans celle-là même dont le suc la nourrit?

Par un désir pareil et pour un semblable besoin, sans songer qu'il existe une heure ou une route, mon cœur s'empresse vers

celui qui se tient dans la foule des hommes comme en un pré nombreux l'unique calice où l'abeille vient plonger.

ET SEUL EST NÉCESSAIRE

Un livre à la main, j'apprends ce que les hommes ont appris, croyant faire en moi-même des découvertes. Sous les vérandas je souris aux glacis coloriés des bulles que je souffle dans l'air.

Je sais que tout cela est vain. Rien ne vaut la caresse que pousse la bouche du vent sur l'eau. Les parterres cultivés avec science seront foulés par des pas réunis. A ce moment suprême je n'aurais plus besoin que de mes bras, que de mes lèvres.

Le soleil sur le toit gris de la maison voisine, les arbres proches. Une fumée passe et ma pensée la suit.

Mais des jardins nuptiaux s'entr'ouvrent pour moi. La brume rousse qui enveloppe la rue et les fossés se lève, découvrant au

bout de la ville un noir portail et l'allée solennelle. Que de courage, cependant pour parvenir à vous pas à pas : là sont encloses les certitudes.

Que cette brume s'épaississe et vous cache et qu'alors tout à coup, comme un mirage, je vois le portail s'élever au-dessus, inaccessible, et les jardins nuptiaux s'étendre encore lointains.

Pour celle qui a peur la longue attente est bonne.

DÉPOUILLEMENT

Voici venus les dépouillements de l'automne pareils à d'irrévocables départs. Ne vous saurais-je pas dernières tendresses, dernières brumes qui voilent ce qui demeure. Les feuilles rousses fondent lentement dans la terre, aux sous-bois de Kyoto.

Le Maître des destinées m'a dit : « Tu connaîtras les eaux profondes d'où le soleil jaillit. Portée par le rythme du monde tu verras les poissons glisser dans l'air. Il y a

d'autres sols roses, couverts de palmes, des sables avec leurs cactus, des oliviers gris sur des pierres grises. Il y a des sommets éternellement neigeux, des villes étonnantes, des allures humaines nouvelles pour toi.

« Dans ces jardins où les pierres reposent comme des femmes, où les érables rougissent comme le visage des jeunes hommes, tu as passé sans prendre possession. J'en ai d'autres cultivés de sillons profonds. Il faut goûter leurs céréales, mêlées de coquelicots branlants pour discerner le meilleur et le pire ! »

Maître des destinées tu sais qu'en ces jardins je te poursuivais. J'espérais leurs allées sans fin, leurs lacs sans bornes. J'ébranlais leurs haies et leurs pierres pour les trouver immobiles, et cependant celles-là cédaient. En vain j'ai tendu vers les pins des bras comme leurs branches, l'eau muette m'emportait. Je ne vis plus leurs gestes séculaires mais une grande lumière baignait l'autre horizon.

Cependant, me donneras-tu la délicatesse des volubilis appuyés sur l'épine, les corolles des camélias prêtes à choir dans la sérénité, à se briser comme des tasses ? Remplaceras-tu ces jardins où mon âme fut formée de leurs lignes diverses et subtiles ?

Très sage il n'a pas répondu mais reprit : « Les torrents croulent plus invincibles de montagnes plus hautes et donnent leur lumineuse vertu. Nos temples de pierre ignorent l'usure, un Dieu vivant y est toujours présent. Comme en son coin la souris regarde de ses yeux éveillés et frémit de franchir un tout petit espace, tu t'alarmes en vain. Si le premier souffle d'un air plus fortifiant fait mal à la poitrine et déchire le cœur, ne te crispe donc pas. La seconde bouffée te sera délicieuse et la troisième t'enivrera enfin. »

Je suis venue voir le port et ces bateaux qui nous emportent vers le reste du monde.

Dessin unique sur le cloisonné du ciel, le fil d'or du croissant en relief. La baie est si calme, l'eau si lourde, semble-t-il. Mais qu'un bateau la fende, une écume lumineuse en jaillit. Toute la passion de l'eau s'y révèle.

C'est pourquoi je crains qu'un baiser plus coupant ne la fasse jaillir de moi-même comme le phosphore des mers.

MALADRESSES

PROCESSION DU TEMPLE D'IKEGAMI

LANTERNES de Nichiren qui passez, balancées par la foule, semblables à des saules tout fleuris de blancheurs?

Vous allez vers le temple tout entourées de chants, de cris, de tambours et de danses.

O cortège grotesque de la vie en rumeur, saint Lotus transformé en fleur énorme de papier!

Combien, pourtant, sous les banderolles et les mouchoirs peints, au-dessus des hurlements et des grimaces;

Vous gardez votre cœur de si douce lueur!

Et comme au bout du chemin, vos lointaines silhouettes sont un fantômal et pur cortège de robes de prêtre qu'incline une prière!

BOUDDHA CLÉMENT

Kamakoura.

Le lotus blanc craque au-dessus de l'eau comme
un cœur dont la floraison se brise,
De sa feuille enroulée a coulé la rosée,
pleur secret,
sur la grenouille coassante.

« Par les pierres de Sagesse et de Spiritualité
s'étalant au jardin
A tes genoux, Bouddha d'airain, me voici enfin. »

« En offrande à ma sérénité, à ma contemplation,
qu'apportes-tu,
Étranger, Civilisé orgueilleux et têtu? »

« Un corps meurtri, un cœur insatisfait,
le dégoût, l'amertume !
Entends-tu le lotus ! Entends-tu le crapaud ?
Sens-tu, pleine de choses mortes, l'eau ?
A la nuit, sous la lune, autre Bouddha des cieux,
Qui comme un vers à soie se tisse un cocon floconneu
Je viens dormir sous tes yeux qui se ferment,
Me réveiller demain,
Si ton souffle berceur et ton sourire calmant m'auront
enclos, ainsi, comme en une douceur.
O Bouddha qui sait, me raille et pardonne. »

BOUDDHA DISPENSATEUR

Sérénité, contemplation !
Bouddha dont les yeux se ferment parce
qu'ils ont vu le monde
Et que sa quintessence étant en Toi, ils le
retrouvent en Toi-même.
Disciple bienheureuse, j'ai su mettre en mon front
L'incorruptible joyau d'une pensée sereine,
Et je viens près de Toi familière,
Fermer aussi mes yeux pour la méditation.

Le silence de la nuit où craque le lotus
Fait éclore en mon cœur des calices secrets.
Sans regard et sans voix, immobile,
Je sens pareil au tien, un sourire sur ma bouche docile.
C'est qu'alors, pensant, je cueille au Nirvana
Invisibles et sûres, tes délices.

BOUDDHA CONSOLATEUR

Pour une étrangère

Bouddha, sis en sérénité,
Je te contemple !
En tes deux mains unies

Je mets
Mon cœur et mon chagrin,
en offrande.

Quand astres et planètes auront passé sur toi,
Que mus par la rosée de l'aube,
sur ton fer refroidi,
Les serpents de ta tête iront se déroulant,
Ne peux-tu les laisser
en tes mains se glisser pour dévorer ma peine ?
Ou bien, en un geste inconscient,
Les refermer, tes mains, pour à jamais les écraser,
mes peines ?

Des pleurs dont la joie ôterait l'amertume
Feraient rouvrir mes yeux.
Et je te quitterais, bénissante et heureuse,
Bouddha consolateur,
Si je pouvais oublier.

AU JARDIN DE KWANON, DÉESSE DE LA MERCI

Si la sève du lilas rouge des Indes fleurit pour toi au bout de chaque branche, Kwanon,

Je ne m'étonnerais pas que pour décourager la main profane des singes,

Tu fis l'écorce aux jaillissants panaches trop glissante à leurs doigts,

Et si ardente la couleur qu'ils balancent, pour répondre au ciel bleu, au-dessus de la rade.

Kwanon, le puits carré où ta bonté profonde a mis très bas de la fraîcheur,

N'est pas moins sûr que le cœur où Lui vient puiser la douceur.

Si le bois du cryptomeria solide, pour la couvrir,

S'élance autant que ta géante image,

L'effort d'un cœur fidèle, Kwanon, sait ainsi s'agrandir !

En soulevant pieusement le brocart, tout parfumé d'encens,

J'ai découvert, toute petite, une de tes filles, ô Kwanon.

Sur une main dorée, elle penchait une tête lassée, et son genou, levé, soutenait cette main.

Elle dormait au coin du temple, pitié

plus douce encore, miséricorde plus tendre.

Et doucement aussi, et tendrement ainsi, Kwanon, dans l'ombre de ton temple,

J'ai laissé ta douceur faire de mes bras, une margelle à ce puits où l'on boit,

Et ta tendresse couler comme une sève jusqu'à mes lèvres rouges

Pour former, Kwanon, déesse des pitiés, quelques baisers.

Car il faut oublier quand on vient sous ton chaume, où tant de pèlerins ont laissé leur estampe, qu'on est dure et hautaine.

Une minute humaine est une fleur d'offrande, ô Kwanon tolérante !

Si ton souffle pareil ne fait rien résonner au creux du gong muet, s'il n'éteint point de flamme dans tes lanternes vides,

Pourtant, il a fait bruire des cœurs et luire des yeux

Dans l'ombre de ton temple.

KWANON DU SOIR

Et j'ai revu ton temple de bois brut et l'étoile des cierges, dans l'ombre, encensée.

Le gong frappé résonne, et la belle de nuit, se dépliant aux ondes de ses sons,

Tes feuillages divers palpitaient dans le soir.

La mer houleuse, au loin, montait entre leurs branches, et les maisons des hommes s'allumaient dans la rade.

Au pilier où tremblante, adossée, je ne te voyais point, je t'ai mieux vue, ce soir, ô ma Kwanon géante !

Posée sur tes grands pieds, tu ne daignais rien voir, et ton bloc impassible m'a longtemps retenue !

Les lampes suspendues au-dessus de tes mains, éclairent tes joues d'or.

Te souviens-tu Kwanon ?

Mais pareille au Bouddha, tu ne sais tressaillir.

Je sens mon souvenir, plus faible que l'encens,

Mourir dans l'ombre de ton temple !

LE TYPHON D'AOUT

Meguro,
« village de l'œil noir »

J'ai mis un kimono d'étoffe bleue et craquelée où des gardes de sabre défendent tout mon corps.

Il pleut la pluie des cyclones en rafales, lancées par le vent d'août.

Le papier des shoji frissonne, il se mouille, se décolle, clapote et se déchire.

Le bois mouillé prend un parfum de forêt coupée, et je songe à d'amoureux jardins.

Ce soir le ciel semble une mer calmée et l'or de ses nuages des bancs de sable blond.

Le faîte des arbres verts une bordure d'algues.

Les lespédèzes d'automne se penchent sur le mur comme sur des bas-fonds.

Un très tendre arc-en-ciel transparaît sur la brume et les ifs en ligne pressent leurs têtes rousses.

Je ne t'attends pas et je suis sans amour :
Vois, dans le ciel où les orages passent,

l'arc brillant demeure, mais fond bientôt sans trace aucune !

L'AUTEL DES ANCÊTRES

Tokio.

« Je suis seule dans ma maison, et je suis seule dans mon cœur.

Le temps sur le tatami glisse, et sans douceur, la solitude ne peut prier au sanctuaire.

Servir les morts et les pensées m'est une tâche d'ouvrier !

O voir sur les coussins la trace des genoux qui sûrement reviendront s'y poser,

Entendre le bruit sec des socques de bois, que l'on met, que l'on quitte,

Le glissement des manches contre le blanc papier.

Devant un être humain, doucement s'incliner ! »

Pour avoir essuyé un front tout en sueur qui s'ennuyait,

Pour avoir écouté la voix qui se plai-

gnait, pauvre femme, ta main lâche retombe sur l'autel

Et tes yeux se détournent des tablettes des morts.

Tu dis : « O ma jeunesse, ô mon âme ! »

Et n'ayant plus la foi, yeux clos et mains unies,

Écoute vieillissante, chaque jour, passer l'heure inutile et son silence !

LE FEU D'ALGUES QUI VEILLE

Kamakoura.

Un feu d'algues mourant et bas, que couche encore le vent du large,

Veille sans bruit, seul sur la plage.

De sa cendre très saine sortira le remède...

Quand ma tristesse aura consumé tout un cœur endurci, en sera-t-il meilleur aussi ?

Allongée comme une barque la lune vogue au ciel :

Un banc de poissons d'or frétille sur la mer !

Les nuages ont les rides du sable après les vagues, et les étoiles rares se noient dans l'air diaphane.

Mais si mon cœur est triste à suivre dans le ciel la barque d'argent clair,

Combien douce et combien tiède se fait sur mes pieds l'autre mer !

Elle les enserre de ses fluides caresses pour mieux tromper les yeux errant après l'esquif.

Si bien que les pieds retenus par la plage et le rêve accroché à la barque,

Monte au cœur l'eau salée des marées, pour pleurer le charme muet des plages blondes où veille avec moi ce feu d'algues,

Pour pleurer l'attrait des pays clairs par delà cette mer,

Pour pleurer l'oubli impossible des Iles japonaises et celui des mots vivifiants roulés de vague en vague depuis l'Occident étranger !

Longtemps les pieds dans l'onde, je souffrirai cet impossible songe :

Suivre sans désir ni regret le glissement

de cette barque unique, sans avoir à choisir le pays

D'où, tout le soir, elle voguera pour l'autre rive!

LES FOSSÉS DU PALAIS

Tokyo.

En toute heure du jour et dans toute saison, Étranger, si tu m'aimes, longe-les avec piété!

Des murs et des fossés qui l'encerclaient trois fois un Mikado franchit l'enceinte, et par les ponts jetés, et les routes tracées, sa Vertu se répand dans la Ville,

Si ce mur nous guide, Poète, c'est pour en faire le tour, Vénération du cercle où le divin réside.

Et sur le pont de fer n'osant encore entrer, j'ai vu le peuple, sur les cailloux du sol, prosterné, alors que l'Empereur Lumière rendait à la déesse les rayons de sa gloire.

Tu fais le tour des basements d'un

temple, d'où monte au ciel l'air bleu pour en bâtir les murs.

L'eau de rutilant feuillage et d'argent, est son jardin, frémissant et fidèle.

Cette eau qu'illumine l'or de la nuit me semble une mystérieuse salle de festin préparé.

Les cortèges de lanternes s'y sont déroulés aux soirs de gloire et de paix.

Ainsi mes regards y glissent souvent, avec la lumière, les couleurs et le vent.

J'y vis les traînes vertes et roses qu'Amatérasou brillante y promène en quittant son kimono des jours,

les longues manches d'ombre qu'elle replie ensuite sur l'éclat des doublures et le colori des panneaux.

Des pins virils, couvrant leur ombre, y descendent sans jamais choir,

et leur élan sur l'eau soyeuse plane, immuablement.

Sur les talus, ondulent, attitudes de grâce, des saules aux vertes chevelures qu'amoureusement le vent peigne.

Au printemps, les cerisiers pâles y sèment des écailles,

En juin, les azalées s'y posent, essaims de papillons vermeils.

En automne j'ai vu des barques plates errer sur l'eau dormeuse

et renouvelant le geste d'Isanagi créateur,

le batelier dégoutter de sa gaffe, l'écume, les herbes et les fleurs.

Les sarcelles cuivrées y viennent deux à deux

Et les mouettes volent sur le pont de Benkei, plus légères que Yoshitsouné.

En hiver, j'ai vu le héron y tremper une patte et dormir, oublieux de la ville,

Parfois, l'eau étalée au pied de la Montée-Rouge, n'être plus qu'une douce couleur figée.

Je sais qu'aux soirs toutes les teintes s'y liquéfient et que nos peintres renouvelant l'estampe,

Appliquent sur l'eau la feuille de riz pour l'imprégner de sa fraîcheur.

J'ai vu passer la Folle échappée au Théâtre blanc.

Comme les saules lançant leurs lignes pêchent sur l'eau, rouge d'ocelles, des restes de lumière,

Elle venait pêcher les mots tombés.

Et puis de son filet ayant filtré les images mouvantes que le frisselis ne porte qu'un instant,

Pêle-mêle, elle jette sur scène nos traditions antiques

O murs, et les échos de votre eau.

Avec la lumière, la couleur et les choses, qu'un souffle parallèle ondule en ce ciel, sur la terre et sur l'eau,

J'appris, Fossés, jardins frais de Tokio, qu'en votre bracelet de jade

Vous ornez sa Vertu et contenez sa Ville,

Et comment vos murs noirs et vos moellons lourds sont fondations de temple, remparts et cadres de beauté.

A toute heure du jour et dans toutes saisons, mes promenades rondes seront de joie, d'adoration!

Kamakoura.

Partir, quand les presqu'îles s'enfoncent dans la douceur de l'eau qui ondule, qu'elles sont baignées par l'air humide, ensoleillé !

Promontoire de Youiga-hama où je m'endors ce soir, si lasse et désireuse pourtant de tes sentiers où jaillissent les bambous secs et les violettes bleues !

Une alouette chante...

O ma terre, il n'est pas vrai que Dieu ait maudit la nature et que l'homme naisse pour la souffrance.

C'est l'odeur du pin que je respire dans l'air, l'odeur de la terre germant au printemps et des feuilles nouvelles tissant de vertes voûtes.

C'est l'indulgence du cœur, cette douceur de la race qui ne veut point l'amertume.

Poésie, solitude, détachement des Iles et des aïeux au sein du monde !

Indulgence, poésie, lenteur, subtile jouissance,

Bonheur de la race heureuse qu'avait mon père et qu'aura mon enfant!

Sans hâte ici se lève le soleil, et son dernier rayon ne quitte la côte blanche de Kotsoubo que pour y revenir demain !

Les pétales choient des cerisiers et laissent place aux feuilles,

Puis le feuillage tombe pour qu'aux branches fleurissent les flocons.

Un père en souriant a quitté cette terre pour que l'enfant respire ce même air au parfum de sel et de sapins,

Et n'aurais-je un instant contemplé leur pays et caché dans mon cœur le secret puéril de leur facile et sobre béatitude,

Que pour aller ensuite, hors la douceur des Iles, me laisser dérober ce charme et ce secret ?

LE DON DE LA MER INTÉRIEURE

à bord le Hakozaki-marou.

Elle m'a laissé partir en un glissement insensible vers Cythère,

Et ses côtes me quittèrent aussi, de plus en plus irréelles sur la buée qu'exhale la mer.

Mais ce fut pour ce don :

« Que ton amour soit la Mer Intérieure du Japon que voile une pudeur,

où glissent des voiliers en très lentes caresses ! »

Oh ! ces côtes développant leur fantaisie de formes en un estompement gris-bleu !

Iles des dieux ! charme qui s'étire comme une brume prise à mes épaules, et depuis le départ !

D'autres Fouji surgissent des découpures de montagnes ou sur la mer,

d'autres îlots de craie, d'autres monts de bambous recouverts, des rochers.

Une variation que rien ne lasse, une harmonie muette nous possèdent.

Je quitte le pays subtil où les geisha dansent, voilées de plusieurs robes,

Le pays des jardins contournés et de l'art quotidien,

Les maisons blondes où l'étiquette fait

évoluer la femme en un culte de l'homme,
Le pays où la femme vit dans le souriant respect du Maître,
Où celui-ci s'exalte d'abord pour la nature et la beauté,
Où son adoration est pour sa terre et ses ondulations boisées !
Voici que mon âme s'en évade, telle la barque oscillant au sillon du navire, est bercée.
Mais la Mer Intérieure sait que j'emporte désormais
Et dans l'eau de mes yeux, la sueur de mes mains, le sang le plus secret du cœur,
Le don de l'amour chaste, muet, voilé,
Tel un paysage japonais!

L'ACCUEIL

Paris.

Cet abordage fut celui d'une image glissant sur un miroir.
Comme au matin l'amant se penche sur le visage assoupi de celle qu'il aimera

Et silencieux contemple l'accueil inconscient de ses bras,

Les côtes et les Iles rocheuses ouvraient leurs lignes à l'approche du navire.

J'ai reconnu le château d'If dans le soleil et Notre-Dame dans la brume.

Une corvette chargée de blanches ailes semblait née de ce matin-là.

Visage occidental de la France, c'était toi ! ces cailloux de la Crau, ce lent soleil mettant des reflets pourpres dans les salins !

Qu'il était calme et droit, et combien symétrique !

Des oliviers, des ajoncs alignés.

Montant des larges champs, les peupliers, un horizon paisible.

Puis au second matin je l'ai vu souriant du sourire mesuré de celle qui pense et vous jette un regard avant de travailler.

Les prés verts étaient voilés d'argent et les feuillages clairs parfois bordaient une rivière.

Rien ne troublait ce paisible visage,

Ni les clochers, ni les hameaux posés à

plat sur la terre calme, ne rompaient les lignes droites de ce sérieux visage.

La face capricieuse et artiste du Japon,

celle parfumée du rouge de sa terre et des senteurs poivrées des fleurs

des îles de palmes et de cocotiers,

ou bien la figure de l'Egypte, nue sous le soleil et seulement poudrée du sable qui la brûle,

me sont revenues attirantes.

Et cependant, le sobre visage de cette France était bien celui du seul pays qui travaille la vie et la pense,

Les autres, ceux des pays d'escale où l'on passe un matin.

TABLE

TABLE

JARDINS 7
MALADRESSES 43

Ce livre, Y de l'alphabet des lettres, achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 avril 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

CHASSEURS DE NOMADES

Copyright by Émile Zavie, 1927

L'ALPHABET DES LETTRES

CHASSEURS DE NOMADES

PAR

ÉMILE ZAVIE

Z

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

I

UN ORDRE ARRIVE

Bonsoir, Fabre-Souville.

C'est Wassermann, un petit sous-officier antipathique, qui m'arrête ainsi ce soir, sur la route d'Eckmuhl, dans les faubourgs d'Oran.

— Bonsoir...

Je reste sur la défensive. Si Wassermann se montre aimable, c'est parce qu'il a quelque nouveauté désagréable à m'apprendre.

— Vous savez que vous partez demain...

— Demain ?

— On ne vous a pas prévenu ?

— Prévenu ?...

— J'ai envoyé un planton à Eckmuhl. Il a dû vous laisser des ordres.

— Quels ordres ?

— Vous partez demain matin, 5 juin, pour Alger. Vous rejoignez le bataillon destiné au Sud-Tunisien.

— Depuis quand ?

— Je ne sais pas. La feuille de route que j'ai établie et que l'on vous remettra spécifie que vous prenez le premier train du matin.

Je regarde Wassermann. Il y a encore assez de lumières dans cette rue, les trois becs du café d'en face, la lampe d'un épicier maltais, pour que je puisse voir le pâle visage de ce garçon qui m'observe avec une curiosité agressive. L'habitude de ne pas laisser paraître d'émotions vraies — ce n'est qu'une habitude à prendre... Et les lèvres et les yeux durcis, je réponds, la voix posée :

— Très bien. Je m'en doutais.

Je n'ajoute rien d'autre. Wassermann, avant de s'éloigner, reprend :

— N'oubliez pas : demain matin. Le train est à neuf heures.

Autour de moi, une nuit subite. Je mar-

che. Je crois que j'ai oublié de répondre aux politesses ironiques de Wassermann...

— Bon voyage, crie encore de loin le petit sous-officier.

— Je fais toujours bon voyage. Merci...

Mais je suis pressé. Je dois rentrer au quartier d'Eckmuhl, dans ce grand parc d'artillerie où je suis provisoirement cantonné. Deux contre-appels ont été annoncés, le premier pour onze heures du soir, le second pour deux heures du matin. Fribourg, le maréchal des logis, m'a prévenu :

— Tu sors et tu n'as pas de permission régulière. Pour l'appel, ça va. Je le ferai.

— Je rentrerai quand il le faudra, dis-je.

— Avant dix heures et demie ?

— Bien entendu.

— Tu ressortiras après, si tu veux...

— Merci. J'y pensais...

Je suis allé à Oran, mais je n'ai pas trouvé Mercédès. Sa logeuse espagnole, dans la petite ruelle montante où elle habite, près de la mosquée du Pacha, m'a rassuré dans un sabir guttural :

— On est vénou la prendre pour le cinéma.

— Quel cinéma ?

— Oune grandé cinéma.

J'ai rôdé dans cette ville de montagnes russes, à travers les nouveaux quartiers, non loin de la promenade de Létang, où l'on bâtit en hâte des banques, des salles de spectacles, des hôpitaux, des écoles et des hôtels-métropoles. Peine perdue. Mercédès se soucie bien d'un rendez-vous ! Bon, je reviendrai l'attendre à onze heures et demie, lorsque la foule encombre le boulevard Seguin...

Ou bien, j'irai chez elle... Ou bien je n'irai pas... Et déjà je me promettais de ne pas essayer de revoir Mercédès puisqu'elle oubliait nos rendez-vous... On a quelque amour-propre, certes... Je pensais à toutes ces résolutions en revenant sur la route d'Eckmuhl lorsque je rencontrai Wassermann...

Impossible de descendre à Oran, désormais. Je dois partir demain et boucler mon sac cette nuit même...

*
* *

Pourquoi s'attacher ?... Une fois de plus, il faut reprendre la route et faire, le visage serré, les gestes attendus.

Ce n'était pourtant pas une bien grande passion que Mercédès, espagnole vive et paresseuse, ardente et molle tour à tour, qui était libre un soir sur trois, dont l'existence fut toujours pour moi un mystère de mensonges inconsistants et de troubles accès de franchise... Cependant, c'était Mercédès...

On laisse derrière soi, toujours plus qu'on ne l'imagine. Ce sourire, ces yeux, cette voix, ces façons de recevoir les caresses, de les rendre et de gémir, tu ne les retrouveras plus. Jamais. Et tu ne les garderas pas dans ton souvenir, quoique tu en dises. Tu les oublieras. Une autre, dont le nom n'est pas écrit pour toi à cette heure-ci, les effacera qui t'apportera un nouveau sourire, d'autres paroles, d'autres attitudes... Tu le sais cependant et tu souffres...

— Eh bien, j'étais inquiet! me crie Fri-

bourg sitôt qu'il m'aperçoit... Mon pauvre vieux, j'ai une bien mauvaise nouvelle à t'annoncer.

— Je connais, dis-je avec une assurance tranquille qui me ravit, car elle déconcerte Fribourg, un gros homme de colon, maréchal des logis maintenant et qui veut bien rendre service, mais à coup sûr.

— Tu sais quoi ?...

— Demain matin, Alger ?...

Je serre quelques mains qui se tendent pour les habituelles condoléances. Planier, un jeune garçon qui vient du Limousin, en passant par Limoges, échafaude déjà le « barda » des zouaves, ce ridicule sac d'infanterie sur lequel on roule le pantalon-juponné, le capuchon, la petite veste coupée pour un singe de cirque, le couvre-pied, les piquets, la toile de tente, la gamelle, un plat de campement et puis quoi encore ?...

— Tu es du voyage ?

— Comme tu vois...

— Quelle tenue ?

Car c'est la première préoccupation :

« Comment doit-on se présenter dans cette mascarade perpétuelle ? »

— Tenue de campagne, bien entendu.

— Il y a revue ?...

— Tu parles si A. Fesser voudra passer sa dernière inspection !

A. Fesser, c'est un vieux capitaine retraité qui a nom Lutzig ou Mutzig et à qui le récent bouleversement du monde permet la résurrection de son ancien prestige.

A. Fesser ou Affaissé, l'air d'un bureaucrate à lunettes et cheveux blancs se promène en uniforme d'officier de zouaves fantaisie, pantalon d'opéra-comique, manches bouffantes, beaucoup de dorures. Il ne manque pas une occasion de justifier de l'utilité de ses fonctions. Il passe des revues : revue de la garde montante, de la garde descendante, revue des malades, des permissionnaires, revue des punis, des nouveaux affectés et revue des partants.

— Bien, dis-je. Je vais d'abord écrire une lettre ou deux.

— Monte cette machine-là avant de te

coucher, me conseille Planier, qui, avec le fourreau de sa baïonnette, façonne les angles de son sac.

— Demain, il fera jour, dis-je.

— Demain, tu n'auras pas le temps de faire ton sac...

Je m'adresse à Fribourg qui attend l'arrivée du contre-appel, nouvelle qu'on lui confia en secret et qu'il a généreusement répandue pour que les manquants soient réduits au minimum.

— Je puis aller dans ton bureau ?

— Oui. Fais attention au verre de la lampe ; il est cassé. Si tu te cognes dans quelque chose, ne gueule pas au secours. C'est un banc que je laisse retomber derrière la porte pour plus de sûreté. Et ferme la fenêtre ; la lumière attire les moustiques...

C'est un bureau comme tant d'autres. Des règles, des porte-plumes, des dossiers, des cartons, des cahiers. Enfin, un buvard et du papier. Dehors, la nuit d'Afrique, lasse et profonde. Je m'assieds sur cette chaise fatiguée. Pour la dernière fois, sans

doute. Cependant, l'existence s'organisait ici, cahin-caha... Je savais où passer la moitié de mes nuits. Pour l'emploi des journées, le service, les ordres et les contre-ordres y pourvoyaient. Il n'y avait pas de raison que cela ne durât point. « Mais le bonheur est passager », comme chantait Mercédès, d'après Manon... Il est temps d'écrire une lettre d'adieu.

Cette nuit, onze heures.

Très chère amie,

Je vous écris sur un coin de table, à la hâte. Je viens de recevoir l'ordre de partir, ce qui vous explique que je n'ai pu me rendre chez vous, ce soir...

— Ainsi, me dis-je, elle ne saura pas que je suis allé chez elle et que je ne l'ai point trouvée. Sa logeuse oubliera, comme d'habitude, de la prévenir qu'un « Frankaouï » est venu la demander... Reprenons :

... J'ai le cœur bien lourd, je vous assure et

je vous revois encore, je vous reverrai toujours dans l'escalier, debout, au moment de nos séparations, le matin, ne pouvant nous résoudre à nous quitter. Si cela devait être la dernière fois! pensions-nous. Eh bien, avant-hier, ce fut la dernière fois; nous le savons aujourd'hui...

Des pas dans le couloir, un sabre que l'on traîne... C'est le contre-appel qui fait sa tournée. On entend une liste de noms et des « Présent! Présent!... Sent! » détachés sur tous les tons... Enchaînons, enchaînons...

... Je ne retournerai plus du côté où vous habitez. Si vous saviez comme à cette pensée, je me sens...

La porte s'est ouverte en face de moi. Je distingue une lanterne que l'on balance, un képi galonné, la boule ronde de Fribourg qui annonce :

— Fabre-Souville !

Je me suis déjà levé :

— Présent !

Une voix que je reconnais, celle du lieutenant Bucherie :

— Vous partez demain ?

— Oui, mon lieutenant.

— Qu'est-ce que vous faites ? Des lettres ?

— Je liquide, mon lieutenant.

— Vous allez à Gabès. C'est loin, vous savez, Gabès. Et puis on ne reste pas à Gabès, parce que c'est un paradis encore, un lieu de délices où il y a de l'ombre, de l'eau, des cafés, des restaurants, une oasis, des arbres... Et des femmes, quelques femmes...

« Vous vous enfoncerez plus profondément dans le désert. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Encore un soulèvement. Des rebelles. Vous ferez des colonnes de police. C'est pénible... Mais vous êtes solide. Portez-vous bien, Fabre-Souville, bonne chance !

— Merci, mon lieutenant.

— Bon voyage.

— Au revoir, mon lieutenant...

Ils se sont retirés, le porteur de falot, le maréchal des logis et l'officier chargé du contre-appel. De nouveau, me voilà seul. Je

cherche ma plume. Voyons, où en étais-je ?

... Je suis persuadé que jamais je ne pourrai plus vous rencontrer...

Un brave homme, le lieutenant Bucherie. Je n'avais pas besoin de ses souhaits ni de ses quelques mots de sympathie pour me sentir bouleversé. Tout ce que j'abandonne ici, dans cette ville étrangère, dans ce camp exotique, mes regrets, le dépaysement promis, l'inconnu d'un départ, cette émotion qui ne me quitte pas et que j'enferme derrière la barrière de mes lèvres bien serrées, ne vais-je pas déposer tout cela, en partie, du moins, mais déjà dénaturé, dans cette lettre d'adieu à Mercédès, que je termine très vite, sans heurts ni ratures parce que le temps presse et que le pétrole descend dans la petite lampe réglementaire ?...

II

MERCÉDÈS

Fragile amour que le nôtre, pareil à tant d'autres. Aussi, dans cette dernière lettre, il ne m'est point permis d'être sincère. Je ne puis pas, en effet, quand j'évoque notre entrevue d'avant-hier, rappeler combien elle fut douloureuse... D'abord Mercédès en a peut-être oublié les détails et ma lettre risque de fixer pour son souvenir une version, toute opposée, qui durera bien ce que dure un souvenir...

Et puis, on ne leurre pas les femmes. C'est elles qui consentent à se tromper. Mercédès qui n'est ni de mon pays, ni de mon sang a bien senti ce que notre rencontre avait d'incohérent. Elle a bien deviné que

je ne l'aimais qu'à travers un mirage. Par quel sortilège ? Elle n'a pu toutefois se garder de me le laisser entendre :

— Tu es bien gentil, disait-elle de sa voix toujours rocailleuse, même dans les minutes où nos corps, à défaut de nos âmes, étaient nus.

« Tu es prévenant, tu es attentif, tu ne fais pas de scènes, tu n'es pas jaloux.

— Que vas-tu me reprocher ?

— Rien. Pas grand'chose : tu n'aimes pas.

— Comment ? Tu oses dire ?

— Tu n'es pas attaché à Mercédès. Tu n'aimes pas Mercédès.

— Pourquoi veux-tu que je fasse preuve de jalousie puisque je ne dois pas ?...

— Ce n'est pas une raison, répondait-elle.

— Explique-toi un peu mieux.

— Il y a un langage pour lequel tu es sourd.

— Tout de même...

— Tu as laissé ton cœur en France.

Je riais. Un peu trop vivement, un peu

trop fort. Mercédès, étendue sur son divan, très européen, — pas du tout mauresque ni oriental, car, ici, c'est trop commun, — protestait et cette femme indolente de se fâcher :

— Ne ris pas, « Frankaouï », je sais ce que je dis. Ne ris plus.

Comme je cessais de rire, Mercédès, avec un geste excessif, pareil à un boxeur qui s'entraîne, frappait ses coussins :

— Nous avons tous notre peine. Et la tienne n'est pas la mienne. Tu le sais. Alors, ne ris pas. Cependant, si tu voulais ! si tu voulais !...

— Si je voulais ? Quoi ?

— Tu sais bien ! Nous serions heureux et je serais à toi entièrement.

Je n'avais pas envie de sourire. Je songeais tout d'un coup. Devant ce visage serré d'angoisse et tendu par les doigts de la douleur, je revoyais certain soir pas trop reculé encore et repéré de moi seul, un homme tristement satisfait d'être enfin contraint de partir, de mettre entre une femme trop chérie et lui-même une longue distance : quatre

journées de mer, deux nuits de wagon et tous les aléas d'une correspondance jamais équilibrée qui exigerait une semaine pour apporter la réponse d'une lettre envoyée huit jours plus tôt.

Dans l'anxiété d'une terre nouvelle, cet homme que je connais, a essayé depuis d'échapper à un souvenir. Changement de climat. Vieille recette que l'on dit infaillible. Il pourra comparer ensuite, plus tard, beaucoup plus tard, s'il le peut ou s'il le croit nécessaire, quand il aura renouvelé ses yeux et maintenu un courant d'air dans son cœur, l'image qu'il a emportée avec celle qu'il a laissée.

Infidélité intraduisible des hommes qui n'a d'égale que celle des femmes. Celui-là s'est donc jeté avec violence dans une affection qui passait à sa portée, car c'est encore une seconde ancienne recette qui fit ses preuves, paraît-il.

Mercédès avait senti que cet homme était malheureux, mais celle que je ne puis nommer, si elle avait eu connaissance d'un si

prompt revirement qu'aurait-elle pensé ? Sans doute, elle se serait dit : « Eh bien, il ne tenait pas trop à moi. Pas autant qu'il l'assurait en tout cas. Les hommes sont inconstants et perfides... » Aurait-elle eu raison ?

Je n'ai pourtant pas agi par dépit. Sans chercher des excuses, c'est plutôt par désœuvrement, par ennui et par volonté d'oublier. Mais je ne puis pas, cette nuit, effleurer, même de loin, dans ma lettre d'adieu, ce pauvre malentendu. D'abord ma lettre est finie. Quant à Mercédès, je n'ai rien à lui apprendre. Et si, par hasard, elle tenait à conserver quelques mensonges choisis !...

Ainsi dans l'isolement nocturne d'un bureau de sous-officier, je rassemblais des fragments d'existence. Quelques bruits dehors près de ce jardin de presbytère ou de maison centrale. Je les connais. Je m'y suis promené avec mes soucis, souvent, à toute heure du jour. La nuit également ayant eu soin, dans l'après-midi, de ratisser les allées, en laissant près des corbeilles de fleurs, une

bordure franche de terre silencieuse où je pourrais passer, pour atteindre la porte, sans déranger les gardiens, les sentinelles ou les sous-officiers, tous gens qui ont le sommeil léger.

A cette minute, est-ce bien Mercédès que je regrette ? Je ne sais rien d'elle. Je ne lui ai rien demandé. Quelle rare discrétion ! Il faut que ce soit Mercédès et non une Autre... Mais sans doute ce départ d'Oran pour le Sud-Tunisien, est-ce un avantage ?

III

LA PORTE DU CONTROLE

A peine si j'ai eu le temps de sommeiller un peu, cette nuit. Déjà cinq heures du matin ! Ceux qui partent pour le Sud, Planier et moi, doivent prendre à six heures, au terminus, le tramway qui s'arrête à Oran, à l'intérieur de la ville. De là, on grimpe à la caserne Neuve où Mutzig, dit Affaissé, se propose de passer une de ses chères inspections.

La caserne est loin, haut perchée sur un plateau fortifié qui domine la vieille colonie espagnole et la mer. On y accède par de petits chemins où des voies tournantes compliquées d'escaliers, servent de raccourcis.

En route, avec Planier, nous passons non loin de la ruelle où Mercédès séjourne.

Toutefois, ce n'est pas une heure raisonnable pour déranger une femme qui vient peut-être de se coucher. Pas de halte. Ayons le courage de ne pas nous arrêter. Comme mes pieds sont lourds! Comme mon cœur chavire tout d'un coup ! C'est si près d'ici !... Non, il ne faut pas. Comment serais-je reçu d'ailleurs ! Et puis que découvrirais-je ? De cette passade, j'emporterai un souvenir poudré et repeint, celui qu'il me plaît de mettre sur un nom à trois syllabes...

Le limousin Planier intervient à propos :

— C'est Wassermann, tu sais, qui a inscrit ton nom sur la liste de départ. Sans lui, on t'oubliait et moi aussi.

— Pas pour longtemps, dis-je, m'accrochant au dérivatif de cette conversation.

— Est-ce qu'on sait? Et puis, un mois à vivre, ça fait toujours un mois...

— Il a tant d'influence que ça, ce Wassermann !

Je parle les lèvres closes sans presque ouvrir la bouche, car nous sommes plus près que jamais de la maison de Mercédès

et je sens bien que c'est la dernière fois, la suprême occasion. Après, ce sera fini...

— Il fait ce qu'il veut, assure Planier, comme tous les scribes. Bah! on le retrouvera. Son tour viendra. Mais tu n'avais pas de lettre à mettre à la poste ?

— Précisément, nous sommes près de la maison où ma lettre doit être remise.

— C'est loin ?

— A trois pas de la mosquée du Pacha...

— Oui, c'est un peu loin. On serait en retard.

Excellent Planier! Il ne dit pas « nous serions... » ni « tu serais en retard » ; mais il a trouvé une réponse qui me laisse libre d'aller seul faire ce détour. Minute grave pour moi. Mais non, je ne cèderai pas.

— Je mettrai le tout au courrier. Marchons...

C'est ce que j'ai déclaré à haute voix, d'un air résolu ; mais tout bas, j'ajoute, en regardant le minaret qui surgit parmi les arbres étranges de la promenade : « Adieu, Mercédès... »

IV

DÉPAYSEMENT

Depuis quinze jours, à Gabès, m'attendait un télégramme de Mercédès. Car nous avons mis deux semaines, Planier, quelques autres et moi-même pour échouer enfin dans cette brûlante cour de caserne, ville militaire à côté des villages arabes et européens.

Je tourne dans mes mains grossies par la chaleur ce télégramme passe-partout de vingt-deux mots, adresse comprise :

Reçu lettre. Écris souvent. Courage. Ne t'oublie pas. Affection. Mercédès.

L'heure de dépôt de cette dépêche porte

9 heures 43. Du matin ou du soir? Du matin sans doute. Mercédès ayant trouvé mon mot d'adieu dans la matinée est aussitôt sortie pour me répondre. Qui sait? Elle me gardait un peu plus que de la sympathie, comme elle l'assurait. Mais une Espagnole amplifie si naturellement ce qu'elle éprouve! De l' « affection » comme elle le confie aux lignes indiscrètes du télégraphe?

Cependant Mercédès est rarement levée de bonne heure... Ce jour-là, elle a dû se lever, voilà tout. Ou bien elle a découvert ma lettre en rentrant chez elle, un peu après l'aube. Ou bien, elle a prié quelqu'un d'aller jusqu'à la poste. Tout est possible... Ces suppositions, elles se succèdent à la minute, tandis que je regarde cette grande cour stérile, chauffée par le soleil, où ceux du renfort sont parqués, en attendant d'être distribués dans les compagnies du bataillon de marche.

Vaste domaine que celui de la cité militaire. Son étendue n'empêche pas d'apercevoir les murs blancs et hauts qui clôtu-

rent ces allées de palmiers, ces bâtiments alignés et numérotés. Caserne ou lycée ? C'est du même style. Il y a le jardin du Cercle militaire, près de l'entrée principale, le corps de garde, bien entendu et la prison, en face. Puis l'hôpital. Un large espace pour les évolutions de la troupe, les parades et les déploiements. Et des bâtisses parallèles en ligne droite, toutes semblables.

Toutefois, du côté où s'annonce le désert, où l'on établira plus tard le camp d'aviation, il y a le génie et, à l'autre extrémité, l'artillerie. Par-dessus tout, un ciel éclatant qu'on n'ose regarder, pas plus que le sol ratissé et balayé, à cause d'un soleil inexorable qui brûle les yeux...

Si tu désirais le dépaysement et ses angoisses, tu les as trouvées, pantouflard chercheur d'aventures qui aime sans l'avouer les horizons policés, le travail régulier et la méditation.

Ici, tu pénètres dans les domaines du fantasque et de l'imprévu, de la fatigue et de la fièvre, de la soif éternelle et de ce dé-

courage ment sans pareil qui n'a pas de nom si ce n'est en argot de troupier.

Déjà, rien ne te relie au monde que tu as quitté, en dehors de ce petit papier bleu administratif où une femme a jeté son dernier souvenir. Mais le réconfort de ces quelques mots comptés un à un n'est point négligeable.

Quelque jour, si les vents de la chance te sont favorables, tu pourras t'en donner les raisons. Le résultat en ce moment est certain. Pourra-t-il te permettre d'entreprendre une nouvelle conquête pour oublier la précédente?

Je sais dès à présent que je ne puis pas répondre à Mercédès. Silence. Je me dois de résister à tout souci d'écriture, à la facile tentation de me raconter, à cette pénible volupté de me torturer en reprenant une infortune que la distance a rendue ancienne, si ancienne. Mais plutôt que naisse en moi un besoin d'ordre, de voir clair, la nécessité de chronométrer mes étapes et la course déjà fournie...

V

OU SONT LES NOMADES

Voici bientôt trois semaines que je suis installé à Gabès. Planier, mon compagnon d'Oran, s'est établi de son côté. Je le vois rarement. On l'a placé dans une compagnie assez éloignée de la mienne et je n'ai pas l'occasion d'y aller.

Il m'a fallu serrer des mains nouvelles, observer des chefs qui surgissaient avec des visages et des caractères imprévisibles, prendre contact avec des compagnons dont je ne soupçonnais pas l'existence un mois plus tôt, que j'oublierais demain si j'étais obligé de les quitter ce soir même, chercher d'autres amis enfin. La diversion attendue, elle réside là, dans ces menus désagréments.

Que suis-je venu faire à Gabès ? Je m'en doute un peu. On ne m'a pas laissé complètement dans l'ignorance. Une révolte d'indigènes ou de nomades, au loin, un convoi attaqué, un autre pillé, d'autres encore massacrés et voilà de grands rapports écrits et des colonnes de police sur pied. Un front de guerre est aussitôt tracé qui commence à la dernière halte abritée, celle où s'arrêtent les camions du ravitaillement et les autos de l'État-major.

Mais ces nomades rebelles ? Car on les nomme ainsi, bien que jamais soumis à l'autorité française... Ils viennent, dit-on, de la Tripolitaine voisine...

Dangers ? Certes oui, pour les imprudents qui, de gré ou de force, sont entrés dans la zone de combat ou se laissent surprendre dans quelque embuscade. On ne sait pas ce qui peut vous advenir quand on va en expédition dans les sables...

Dans le repos oranais, nous nous étions habitués à des manières de garnison, comme on en prend si vite dans les villes où il y a

des gendarmes, des agents secrets et des agents indicateurs des rues.

Maintenant, il faut rejeter ces usages. De nouveau, il importe de se rappeler que notre existence ne tient pas à grand'chose, à presque rien et que certains jours non choisis, l'on est particulièrement mortel.

Un de mes nouveaux compagnons, Maurice Thuaire, présenté par le hasard, est un garçon qui se propose d'être magistrat, plus tard. Il est assez gros et monté sur des jambes courtes. Fils de montagnards auvergnats, il sera très bien dans sa robe noire, derrière le pupitre de son tribunal. En attendant, il porte le sac des infirmiers et tient ses audiences sous les fenêtres de la salle de visite. Les blessures des autres, leurs malaises et leurs maladies, l'inclinent à la prudence et à la sagesse.

— Ici, me confie-t-il, vous risquez d'abord d'attraper le cafard.

— Et en allant plus loin ?

— De quel côté ? Si c'est vers le Sud, plus profondément vous y serez conduit,

plus le cafard augmentera. C'est la règle.

— Pas de remèdes ?

— Si. Une bonne santé. Un bon appétit. Tâchez de manger, de manger beaucoup. C'est difficile.

— Pourquoi ?

— Parce que l'on n'a pas tous les jours à manger. Si vous aviez de quoi vous nourrir, ça irait bien. Car, dans ces solitudes dangereuses, tout est simplifié. Que demande-t-on ? Premièrement : ne pas être tué. Deuxièmement : boire et manger. Puis... Mais le péril renaissant ne permet pas de penser à la suite...

« Rassurez-vous un peu, ajoute Maurice Thuaire, la majorité des décès est due aux maladies, aux fièvres, aux dysenteries, aux typhoïdes... Quelques piqûres venimeuses de reptiles mal connus. Parfois des balles, assure-t-on... Si donc vous vous tenez en appétit, avec une hygiène sévère, vous gagnerez la bataille...

— Quelle bataille ?

— Celle que vous aurez à livrer : désir

de boire glacé, de l'eau, des alcools, des vins et des boissons de cinquième zone, envie de dormir au frais, sans compter ces visites trop fréquentes aux filles...

— C'est là, le régime...

— ... qui vous permettra d'abattre le rebelle...

— Quel rebelle ?

— Le plus redoutable; celui qui est en vous.

Je souris en regardant Maurice Thuaire. Je sais bien que je souris. Une amulette me protège. Thuaire devine aussitôt :

— Vous vous croyez exempt, me dit-il, parce que vous portez sur vous un fétiche ou un gri-gri. Erreur. Il n'y a pas de mascotte.

J'aurais bien demandé à Maurice Thuaire les raisons d'une si catégorique affirmation, mais Marcel Allix, un autre de ceux qu'il me plaît de rencontrer, apparaît dans l'encadrement de la porte.

Depuis un moment, pour nous prévenir de sa présence, il remue des fioles à éti-

quettes rouges sur une étagère de bois et déplace de la poussière. Petit, rasé parce qu'imberbe, le cheveu frisottant, le nez coupé par un lorgnon, il ouvre sur les gens des yeux tour à tour vifs et indifférents. C'est un Algérien d'Alger. Il prépare son droit. Est-ce pour cette raison qu'on l'a adjoint à Maurice Thuaire ?

— Est-il indiscret de vous écouter ?

Je me retourne pour répondre :

— Nous nous demandons ce que nous faisons ici à Gabès, dans l'ancienne Ta-Capae des Romains...

— Quelles sont vos impressions du Sud en particulier et de l'Afrique en général ? me demande Marcel Allix.

Que me veut cet Algérien curieux de connaître les sentiments d'un « Frankaouï» ?

— Sujet de thèse, dis-je...

— Non, un garçon qui est malade, qui vient comme vous d'Oran et qui vous connaît...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne me souviens pas... Ce garçon

m'a dit qu'il avait fait une curieuse rencontre dans le train de Sousse à Gabès.

— C'est possible.

— C'est possible ? Mais vous avez voyagé avec lui.

— Une rencontre, dites-vous ?...

Je réfléchis. En vérité, je ne me souviens pas. Je n'ai pas remarqué. Pour tout avouer, je n'y ai peut-être pas pensé, trop occupé par l'approche du désert :

— Il y avait, dans notre train, des dames qui riaient et qui devaient rejoindre leur maison-mère à Gabès ou à Médenine. En face de nous une jeune femme qui ne bougeait pas de la banquette où elle était assise.

— Une indigène ?

— Un grand voile blanc, une jupe européenne d'un carmin éclatant, un corsage d'un bleu vif. Sur la lèvre inférieure, un tatouage qui dessinait comme les nervures d'une feuille. Enfin, sous les cheveux du front, « coupés à la chien », une sorte de croix de Lorraine, également tatouée.

— Elle est descendue à Gabès, comme

de juste. Vous la retrouverez, n'en doutez pas.

— Je ne tiens pas à la retrouver.

— Avec un signalement pareil, on va loin, insiste Marcel Allix.

— Pourquoi voulez-vous que je me mette à sa recherche ?

— Vous pouvez tout aussi bien la découvrir que ce garçon qui est malade...

— D'autant plus, remarque Maurice Thuaire qui fumait et en oubliait de parler, qu'il vous faudra bien vous intéresser à quelque chose ; une femme, des cartes-postales, des armes de nomades, de l'alcool de contrebande, des bijoux indigènes, des ouvrages de cuir, des cravaches en peau d'hippopotame... vous avez le choix...

— Rien de tout cela ne me chante, dis-je.

— Ça va. Faites seulement le simulacre de vous intéresser à une femme. Cela suffira pour occuper vos nuits.

— Mais la nuit, il faut que je dorme.

— Vous dormirez bien mieux quand vous aurez choisi, — ou que l'on vous aura im-

posé, — pour ne plus tourner en rond comme un cheval de moulin à huile, dans le même souvenir, une fiancée provisoire et homéopathique.

Devant nous la grande cour du camp, rôtie de soleil, quelques palmiers trapus, un chemin où des «joyeux», punis de prison, cassent des cailloux. On entend le heurt des petits marteaux sur la pierre dure, le trot d'un cheval, le passage d'une corvée et parfois, vibrantes dans l'air, de rapides sonneries de clairon.

— Qu'est-ce que c'est ?

Marcel Allix regarde sa montre :

— Cinq heures, dit-il. On sonne pour la soupe.

— Très bien ? Vous interprétez les sonneries suivant l'heure qu'il est. Absolument comme cet amateur distingué qui reconnaissait les pieds de tomates aux bâtons qui les soutenaient. Le jour où l'on retira les supports, cet agronome se sentit perdu.

— Alors, conclut Marcel Allix, à ce soir.

Nous reparlerons de votre indigène inconnue.

— Excusez-moi. C'est suffisant pour aujourd'hui. Et puis, je me couche de bonne heure...

« Pas dans les baraquements où l'on étouffe, où les bois de lit regorgent de punaises, où la moindre flamme de bougie attire des escadrons de moustiques. Non, je dormirai, comme je le fais depuis plusieurs nuits, sous les branches tombantes d'un mimosa sauvage... »

VI

DERNIERS JOURS

Il serait préférable dans ce pays de dormir le jour et de se promener la nuit. Mais ce n'est pas toujours possible. Le jour il fait très chaud et l'on ne parvient pas à sommeiller; la nuit, les cafés sont fermés de bonne heure, les ténèbres sont absolues et comme distraction, après le couvre-feu, on ne rencontre que des patrouilles qu'il est plus sage d'éviter.

Toutefois, dès que le soleil paraît, on abandonne sans effort un lit plus ou moins provisoire. Pour moi, je suis forcé d'évacuer mon abri, sous le mimosa sauvage, à cause de tous les périls que comporte une situation irrégulière dans un campement sillonné de sous-officiers oisifs...

Ce matin, nous allons, Marcel Allix, Maurice Thuaire et moi, à travers les chemins encaissés de l'oasis. Nous longeons la petite rivière marécageuse que la mer voisine emplit à marée haute et qui sent la vase, les soirs d'orage... Nous pénétrons dans la palmeraie où couve une ombre humide et chaude. L'aboiement des chiens indigènes, derrière les murailles des jardins, téléphone au loin, notre venue. Gabès, là-bas, n'est plus qu'une petite ville blanche pour exposition coloniale.

Maurice Thuaire nous expose ce qu'il a lu la veille : ses connaissances sur l'ancienne Ta-Capae des Romains. Marcel Allix, sous son casque de toile jaune, médite quelque diversion et aspire la fumée d'une pipe rétive.

Je m'étonne de cette nouvelle fantaisie :

— Vous pratiquez cet ustensile, maintenant ?

— Oui, reconnaît Marcel Allix, sans enthousiasme.

— Quelle drôle d'idée vous avez eue là ?

— C'est par hygiène, explique-t-il, en toussant, car ça ne me plaît guère. Ça me fait cracher beaucoup. Ça me donne mal à la gorge. Ça m'oblige à boire souvent. Ça me tourne la tête et quelquefois le cœur. Mais c'est plus sain que la cigarette dont le papier est si pernicieux...

— Vous n'avez pas d'autres raisons ?

— Une dernière. Je fume la pipe par mélancolie d'amour.

— Je ne comprends pas.

— Cela se voit, constate Marcel Allix. Sachez donc que cette pipe me fut offerte par une jeune fille de la colonie européenne que je rencontre au grand hôtel de la plage et qui joue des pots-pourris d'opéras et d'opérettes. Elle croyait que je fumais. En gage de sympathie, elle m'a fait ce don. Voilà pourquoi je suis un peu pâle, parfois, en dépit du soleil.

— Vous y tenez énormément à votre pipe ?

— Oui. D'ailleurs ce n'est pas une pipe ordinaire. Elle s'appelle Renée.

— En effet. Joli nom pour une pipe.

— N'est-ce pas ? Vous savez : on peut parler d'autre chose.

— Comme vous voudrez.

— Vous n'avez pas retrouvé votre indigène ? demande Marcel Allix.

— Quel indigène ?

— Votre aimable dame du train de Tunis?

— Pas encore.

— Ne désespérez pas.

Un avion, puis un autre bourdonnement au-dessus des palmiers. Ils me dispensent de répondre. Un âne broute derrière une haie de cactus. Des chèvres curieuses traversent le chemin. Trois femmes habillées de blanc, des Grecques sans doute, ont fermé leurs ombrelles. Elles retournent à la ville. Leur passage évoque en nous, avec une harcelante angoisse, d'autres femmes que nous avons connues et une nostalgie sans nom nous assiège la poitrine.

— Vous la retrouverez, insiste Allix.

— Je n'y pense pas.

— Elle est à Médenine.

— Mais je ne demande pas à partir pour Médenine !

— Votre souhait, je le conçois bien, est sincère, réplique Marcel Allix. Mais c'est la dernière des choses dont on s'informera.

— La raison ? dis-je.

— Nous devons nous rendre à Médenine, demain soir.

VII

MÉDENINE

QUAND on approche de Médenine, ce que l'on aperçoit tout d'abord, ce sont les deux pylônes jumeaux de la télégraphie sans fil, presque irréels dans la lumière dansante de midi. L'auto qui nous secoue roule dans la poussière : on distingue des palmiers par groupes de trois, des bâtiments d'une blancheur telle que les yeux ne peuvent s'y habituer. Enfin, la voiture tourne pesamment dans un ravin, remonte et l'on pénètre dans le village français : les arcades des affaires indigènes, les grilles de l'hôpital, la grande place du pays, son puits solitaire et les jardins barbelés des

fleurs jaunes de la cassie. Tout cela fait partie de la zone militaire, ainsi que le camp, sur la hauteur, où s'alignent de petites cagnas entre des ruelles portant des noms de héros.

— Y aura-t-il assez d'ombre pour nous ? demande Maurice Thuaire.

Il fait très chaud, en effet. Pas d'air. Nous respirons cette atmosphère d'étuve sèche. Nous marchons et il semble que nous nous approchons toujours plus de la gueule ouverte d'un énorme et invisible brasier.

Nul ne parle. Le paysage dénudé avec ses cailloux à perte de vue dans la plaine, nous déprime autant que la chaleur. Sur notre droite, un fortin commande une piste où ne passe personne. Parfois deux, trois chameaux rompent l'immuable ligne d'horizon de leur ligne mouvante.

Le soir, il est de tradition d'aller visiter le vieux village de Médenine, de l'autre côté de la route, sur un monticule. Il nous plaît de cheminer dans cette cité endormie, le long de ces bâtisses de terre où les hauts

escaliers taillés dans les murs, aboutissent à des portes qui sont des trous.

— Vous savez, explique Maurice Thuaire, que ces maisons ne sont que des greniers. Les indigènes entassent leurs récoltes de blé, d'orge, d'huile dans ces granges superposées par crainte des voleurs, des « djichs ». Ces hommes que nous rencontrons avec leurs grosses clés à la ceinture, sont les gardiens de ces greniers.

Personne n'habite ce coin désert. Cependant, au rez-de-chaussée, quelques huttes. Des marchands y vendent des bagues, des broches, le fameux « cafard » de Médenine, des essences de rose, des concentrés de henné. On trouve aussi quelques artisans devant le balancier de leurs métiers à tisser et des tailleurs qui pédalent sur des machines à coudre d'importation allemande.

Sur notre droite, des ruelles endormies où des ânes et des chevaux sommeillent. A gauche, des lumières s'allument qui éclairent l'encadrement des portes. Des Arabes sont

assis là et ces grottes de terre ressemblent à des chapelles.

Cependant, des zouaves, des goumiers aux bottes rouges, des spahis naïvement fiers de leurs manteaux qu'ils portent comme des linceuls, se dirigent vers le petit marché aux moutons.

— Je sais où ils vont, explique Maurice Thuaire.

Je m'en doute également... A l'angle d'une de ces rhorfas de glaise sèche, une foule s'attarde, comme à l'entrée d'un marché.

Une femme aux joues d'idole peinte, habillée de couleurs disparates, fume sur le seuil de sa chambre. Une grosse mauresque, les cheveux en natte, le pantalon bouffant, soulève une toile, prend un spahi par la main et l'attire près d'elle. Le rideau tombe...

Thuaire et Allix se sont arrêtés devant une jeune négresse aux grands yeux, aux cheveux de laine noire. Elle habite une grotte à rideaux rouges, qu'éclaire une petite lampe posée sur une table, un peu

moins basse que le lit : deux nattes qui cachent la terre battue.

— Vous voyez, elles attendent.

La petite bédouine a de jolis gestes précieux de fillette. Elle sourit du coin de l'œil et ne répond point aux grossièretés qu'elle ne veut point entendre. Elle me rappelle, je ne sais pourquoi, cette dame arabe que j'ai trouvée si sage dans le train de Tunis à Gabès.

La bédouine a installé devant sa porte un fourneau primitif. Dans une casserole de terre cuite, elle remue des poivrons, des tomates, quelques pommes de terre et un poulet coupé en menus morceaux. Un éventail à la main, la bédouine surveille sa cuisine, protège son visage et souffle sur le feu. Parfois, elle se penche et nous adresse, en dessous, un long sourire.

Mais une femme, dans le cadre éclairé de sa demeure, nous demande des cigarettes. La paume de ses mains et ses ongles sont d'un rouge carmin. Elle est tatouée au front et sur le menton, ses sourcils sont

passés au noir et le fard épais de ses joues est comme une confiture dont on ne mangerait pas. Elle sent violemment le musc et le henné.

Cette femme nous regarde. Me reconnaît-elle ? J'en doute...

— C'est elle, me souffle Marcel Allix aux aguets.

Je fais « oui » d'un signe de tête. Alors commence un interrogatoire que le jeune avocat d'Alger me traduit à son gré, un peu plus tard :

— Oui, elle vient de Tunis. Mais elle est originaire de ce bled. Elle est arrivée il n'y a pas longtemps à Médenine. Elle est à peine restée à Gabès. Elle ne veut pas séjourner ici...

— Elle ne vous a rien dit me concernant ?

— Habituée à voir de près souvent de multiples visages, elle n'a pas encore retenu le vôtre qu'elle n'a regardé que de loin.

— Nous reviendrons demain, décide Maurice Thuaire.

— Si nous ne partons pas d'ici demain.
— Qui te l'a dit?
— On le dit...

Nous sortons. C'est pour nous égarer aussitôt dans une impasse où des maisons de terre imposent une muraille menaçante. Nous éveillons des ânes et des chameaux qui dorment là, dans les ténèbres. A notre approche ils tournent vers nous des museaux curieux. Ne les dérangeons pas plus longtemps.

Nous revenons. Nous marchons dans les rues désertes d'un village mort. C'est vraiment un voyage que nous n'imaginions pas et que nous ne pouvons comparer à rien d'antérieur, que notre retour à travers ces ruines silencieuses que nous savons cependant, par endroits, habitées.

Une odeur de vase remuée nous arrive, par bouffées soudaines, et, dans le silence du désert, l'aboiement d'un chien, les trois notes d'une flûte arabe qui nasille au «quartier réservé», ou près d'une case fermée, le bruit d'une machine à coudre...

VIII

RHOUMA, HOMME LIBRE

Zarzis. Quelques maisons cimentées. Derrière une oasis plus riche de cases que de palmiers. Devant, une plage déserte et la mer. Quels villages déjà vus dans le Sud peut-on comparer à ce hameau ?...

Toutefois, ces coupoles, ces terrasses, ces cours inclinées pour recueillir l'eau des pluies, ces canalisations sur pilotis, de jardin en jardin, ces vergers à l'intérieur des murs font de Zarzis une cité originale, qui requiert dans notre mémoire une place particulière.

Et puis, c'est à Zarzis que je fais connaissance avec Rhouma, un grand arabe brun et maigre, aux yeux chassieux, vêtu,

l'hiver comme l'été d'un long burnous rapiécé.

Un jeune brigadier de spahis qui collectionne les cravaches, a l'habitude, vers les six heures, de se promener du côté du puits artésien, curiosité construite dans un endroit presque boisé où l'on rencontre de belles filles indigènes un peu sauvages. Je sors assez souvent avec ce nouveau compagnon. Le troisième soir de mon séjour ici, un personnage nous salue.

— Comment ti vas ? Ti vas toujours ?

Il tend une main large et sale dans laquelle le brigadier fait semblant de déposer le bout de sa badine.

— Alors, ti m'emmènes prendre un kaoua ?...

— Tu as soif ?

Le spahi parle avec dédain à cet Arabe qui nous suit. Peut-être n'ose-t-il point, je ne sais pourquoi, renvoyer cet hôte de rencontre...

— Qui est-ce ?

— Tu ne connais pas ? me dit-il très

haut. C'est Rhouma, la plus grande crapule de Zarzis, capable de tout et bon à rien...

— Est-ce aussi un nomade révolté ?

— Ti rigoules touzou... approuve Rhouma dans un large rire qui lui abolit les yeux et plisse son visage couturé de petite vérole.

— Ti rigoules... Ti veux pas di cravaches ? Y en a nouvelles avec la caravane. Ti as pas vu Gâtouse ?...

Mon compagnon hausse les épaules sans répondre.

Rhouma poursuit :

— Gâtouse demande ce que ti fais.

Nous pénétrons tous les trois, ce parasite opiniâtre compris, dans un café indigène, où sur des nattes, dans un coin, des manteaux de laine remuent de bruyants dominos. Ils jouent d'interminables parties que jugent, assis à la turque, d'autres Arabes attentifs. Un misérable chien galeux vient nous flairer et s'éloigne... Les joueurs, impassibles à l'ordinaire, lèvent leurs yeux inquiétants comme nous cherchons un siège. Rhouma, en effet, est célèbre, et ses vic-

times nombreuses. Le brigadier de spahis me l'explique à la hâte, tandis que notre compagnon de hasard touche quelques mains amies...

— Il sert d'entremetteur... Il braconne un peu, mais surtout on l'emploie pour des commissions — qu'il ne fait pas du reste, et un espionnage d'alcôve... Des imbéciles le prennent pour savoir si telle femme, — une européenne ou une indigène — est abordable. Rhouma promet de se renseigner. Il ne fait rien la plupart du temps, soutire de l'argent comme il peut et vend toutes sortes de renseignements falsifiés. Regarde-le pour te distraire. N'use pas de ses services.

Lorsque Rhouma, en s'excusant revient s'asseoir à notre table, je fais part au brigadier de mon désir : trouver des colliers avec mains de Fathma, en argent ou en or. Aussitôt Rhouma s'entremet :

— Si ti veux, je connais une Fathma. Il a deux beaux colliers en argent, ti sais. Frankonos. Tri francs li deux...

Le spahi a dû se laisser emprunter quelque argent, car il interrompt :

— Tu peux lui donner les trois francs qu'il te demande. Tu ne les reverras jamais, ni les colliers ; mais Rhouma te demandera encore tri francs.

— Ti rigoules touzou...

Un enfant, vêtu d'une gandoura boueuse, un bras levé, comme paralysé, vient demander l'aumône. Il tend la main et se plaint, il répète une même petite phrase, à intervalles, mais Rhouma le fait partir, au moment où s'avance un infirmier en képi fantaisie, trop haut, et complet bleu, serré à la taille. Il dit bonjour au brigadier et tournant vers moi son visage aminci par les fièvres :

— Vous êtes avec Rhouma. Compliments. Puick, ici, Puick...

Un caniche aux yeux rouges, accourt à cet appel et se couche sur une natte.

C'est le crépuscule encore une fois.

— A qui est-il ce caniche ? demande le brigadier.

— A Gâtouse... Elle me le confie pour

le balader. Et puis, la patronne ne veut pas de chien dans sa maison...

Les palmiers qui deviennent sombres, se confondent dans le trou du silence noir, où se devine un jardin. On distingue le blanc d'un mur, la coupole d'une mosquée, des feuillages qui se balancent.

— Mohamed... Ahmed ! Gibbs el ma... (donne de l'eau), commande l'infirmier.

Nous buvons du thé à la terrasse. Rhouma qui a trouvé un client probable est parti. La lueur rouge d'une porte, ouverte soudain, presqu'en face de nous. Une voix dure crie, en arabe, au cafetier, d'apporter quatre cafés. La clarté disparaît. Le brigadier demande :

— C'est Carmen l'Espagnole qui a commandé ?...

— Non, c'est Mignon, réplique l'infirmier.

— Il va falloir que j'aille là-bas, pour Gâtouse, lui montrer son chien, ajoute-t-il. Tiens, Mireille et Béatrice qui nous font signe...

— Vous ne venez pas ?

— Non, pas ce soir...

Je rentre seul dans la nuit. Un grand chameau s'avance à pas de velours et je manque de me cogner dans ce mur sombre qui se déplace. Deux burnous brunis suivent leur coursier. Ils parlent et passent à côté de moi comme si je n'existais pas. Sur les terrasses, des ombres de femmes apparaissent. Mes compagnons sont allés rejoindre ces personnes légendaires dont ils parlent naturellement : Carmen, Mireille, Magali, Mignon, Béatrice... et qui existent.

IX

ICI L'ON DANSE

Non. Pas ce soir.

C'est la réponse que j'ai donnée hier au brigadier amateur de cravaches et à l'infirmier qui se promène avec un chien. Mais aujourd'hui ?

Par le convoi du matin, — il a marché toute la nuit — Maurice Thuaire que j'ai égaré avec quelques autres à Ben-Gardane (mais ce n'est pas avec mon consentement), débarque à Zarzis. Il a pensé qu'il me devait une visite à l'hôpital où je suis relégué.

— Quoi de nouveau ?

— Je ne suis plus infirmier, me dit-il. Je suis avocat. Je retourne à Médenine et de

là, peut-être à Gabès, ce paradis du Sud.

— Veinard ! Et les autres ?

— Il y a du changement.

Sur l'horizon une ligne rouge. Au loin, la mer est mate, noire. Des moutons rentrent... Mais pourquoi s'attarder sur ces déprimants crépuscules africains ? Le soleil descend au fond de l'oasis, derrière deux hauts palmiers que sa couleur fait disparaître. De longues traînes roses, puis la palmeraie devient bleue. La rue est paisible. Trois officiers se promènent. La lune va se lever sur la mer et la glacer d'un reflet brillant, c'est bien certain. Nous sortons, Maurice Thuaire et moi. Le brigadier de spahis, avec son visage imberbe, son air jeune et blond se présente pour nous conduire, le temps de prendre son manteau et sa cravache.

Où aller ? Le village est noir, si calme. Il n'y a qu'un endroit où l'on danse... On paye soixante-dix centimes à la porte. Cela donne droit à une consommation. Un noir, très digne, dans son burnous surveille l'en-

trée et l'intérieur. Il reçoit aussi notre monnaie.

C'est une maison avec cour intérieure. Sur un banc de pierre, contre le mur, une personne aux joues de carmin, à la chevelure tombante, montre des jambes de gamine.

— C'est Mireille ! nous avertit le brigadier qui nous présente.

Mireille nous regarde en dessous et ne se dérange pas. Elle boude, ou bien elle attend quelqu'un qui ne vient pas.

Mais une grande femme, épaisse et brune, nous reçoit avec de gros rires. Les présentations continuent :

— Carmen ! On l'appelle aussi Angèle. C'est une Espagnole.

Carmen traîne sur les *r* et, familière, interpelle tout le monde, en français, en arabe, en italien... Elle ferait un interprète étonnant. Mais elle a un autre métier.

— Qu'est-ce que ces messieurs prennent pour leur rhume ?

Angèle sait déjà, je ne sais pas comment,

que Thuaire a été infirmier. Elle s'informe :

— Avec quel docteur ?... Ah ! c'est un chic... Je l'ai connu à Alger... Alors vous parlez d'une visite au dispensaire...

Et c'est le cortège des souvenirs. Angèle-Carmen s'assied entre nous. Elle a déjà fini le verre de Thuaire qui n'a pu placer un mot. Elle continue :

— Le nouveau, il est dur. Il vient avec un grand poseur aux cheveux blancs...

Puis, sans transition, Carmen nous parle de Mireille qui est furieuse, parce qu'on vient de la consigner, de Mignon qui est de repos, de Béatrice qui va partir, enfin :

— Qu'est-ce que tu paies ?

Et sans attendre, elle court danser avec un pesant territorial qui vient d'arriver... La salle où nous sommes installés, est misérable. Quelques bancs, des tables de bois. Dans le fond, un comptoir où trône une courte femme aux yeux furieux que les filles appellent la « mama ».

Dans le coin opposé, deux chaises. Un violon pleure sur un air sautillant, un ac-

cordéon nasillarde des valses. Des femmes tourbillonnent avec des zouaves... En regardant mieux, on distingue Angèle-Carmen qui patauge un tango et une autre femme mince et vive avec cheveux noirs que souligne un ruban rouge...

A présent, les danseurs se séparent, regagnent leurs tables. J'ai bien fait de venir ici. C'est une distraction. Et l'on peut toujours croire que l'on entre pour « des études de mœurs ». Une jeune personne qui me tourne le dos, secoue une jupe courte d'un vert de prairie...

— C'est Gâtouse, me confie le brigadier... L'infirmier au képi de fantaisie est chargé de conduire son caniche Puick à la promenade. Car Puick appartient à Gâtouse.

Le spahi parle haut. Comme Gâtouse entend son nom, elle fait demi-tour prestement... Ce visage long, ces yeux de velours noir, ce teint de bronze... où donc ai-je déjà vu cette figure un peu mélancolique et qui s'efforce au sourire ? Il me semble même

que Gâtouse me regarde avec étonnement et cherche à se souvenir. Mais non, je dois me tromper... Cependant ces tatouages sur le front, cette croix de lorraine sous les cheveux à la chien, cette branche décorative sur le menton...

— Vous la connaissez ? me demande Thuaire.

La voix d'Angèle glapit, bousculant un soldat trop pressé :

— Alors, ça y est ! Tu me crois la femme à tout le monde !...

— Gâtouse et Mireille sont deux moukères, Mignon et Béatrice, italiennes ou maltaises, Carmen est espagnole. On ne tolère pas les Françaises ici, nous explique le brigadier de spahis qui a vu notre attention fixée sur Gâtouse.

Cependant, la boudeuse Mireille est restée près de la porte d'entrée. Le violon recommence sa ritournelle à sanglots qu'accompagne l'accordéon. Les territoriaux font cavaliers seuls et Angèle l'Espagnole crie de sa voix déplaisante, dans la cour

obscure, à l'adresse de Mireille qui est dispensée de tout service, mais non pas de la danse :

— Allons ! dans la salle, s'il vous plaît.

La « mama » aux cheveux tirés approuve bruyamment. Gâtouse rit sans rien dire et se laisse emporter par un petit zouave qu'elle dépasse de toute sa tête ébouriffée. Quand le hasard de la valse la ramène près de ma table, je surprends son regard, et nos yeux inquisiteurs se cherchent.

X

LA PAGE A TRADUIRE

La dame indigène rencontrée dans le train en allant de Tunis à Gabès, celle qui était de passage à Médenine, où je l'ai du reste à peine aperçue et celle qui, à Zarzis, se présente sous le nom de Gâtouse, c'est une même personne.

De cette découverte, j'en ai parlé à Maurice Thuaire.

— Le désert est petit, me dit-il.

— Vous trouvez !

— Le désert où l'on habite, bien entendu. Vous voyez que Marcel Allix avait raison quand il vous assurait que vous la retrouveriez.

— Il parlait au hasard.

— Je ne crois pas. Enfin, vous n'êtes plus seul en Afrique, à présent, et vous allez pouvoir vous occuper l'esprit.

Aujourd'hui, Thuaire est parti. Personne à qui je puisse raconter mes expertises. Une fois encore, je suis sans ami. Des relations de cahutes, des compagnons de désœuvrement, comme le brigadier de spahis et l'infirmier au képi de fantaisie qui viennent avec moi lorsque je vais voir Gâtouse.

Notre journée véritable ne commence donc qu'à six heures du soir, au moment où les lampes à pétrole brûlent le mieux, sans charbonner... Nous causons, Gâtouse et moi, à l'écart des danseurs. Je n'ai pas encore reçu la mission de me promener l'après-midi en compagnie du chien Puick, mais cela viendra, si je persévère.

Gâtouse parle peu. Elle use d'un langage rauque où l'on trouve de l'espagnol, du maltais, de l'arabe et du français. Cependant, elle m'expose sa vie par petites

fractions... Un jour, je retiens qu'elle est mariée; le lendemain qu'elle ne voit plus son mari; le jour suivant que son mari est mort. Elle connaît Bizerte et Tunis. Elle nomme ces deux villes souvent. Elle se souvient de sa maison aux fenêtres grillagées. Puis elle m'interroge sur Paris. Nos relations en restent là. Elle accepte de boire à ma table un verre de limonade glacée, elle m'offre une cigarette et quelque chose qui ressemble — si l'on veut — à un baiser. Nous sommes bons amis. Lorsqu'un client lui fait signe, elle me quitte avec un sourire, sans formule de politesse européenne. La conversation se rattache ensuite, à peu près à l'endroit où nous l'avons laissée.

Maison hospitalière que cette bâtisse arabe avec son entrée basse, sa cour éclairée et les petites chambres disposées comme des cellules de chartreux, à l'entresol d'une construction voisine.

Près de la cour, salon d'attente mal éclairé, une grande salle où l'on peut s'asseoir, boire et danser. C'est là que se tien-

nent d'habitude Carmen, Mireille, Mignon, Béatrice et les autres. C'est là qu'échouent les guerriers de toutes armes exilés dans ce pays de sable et de palmiers. Un accordéon compose l'orchestre. Les sourires de ces femmes, ces chants et ces parlottes qui imitent d'autres musiques, d'autres sourires et d'autres confidences chassent notre ennui coutumier et installent à sa place la nostalgie d'un monde différent...

Ces hommes qui sont là, cette nuit... Mais demain où seront-ils? Je les regarde. Ils dansent. Ils dansent entre eux. Il n'y a que quatre femmes, cinq au plus. Elles ne tiennent pas à tourner continuellement. Les hommes sont infatigables. Ils entrent avec tranquillité, se reconnaissent, se saluent et aussitôt ils sont pris d'une agitation rythmée. Libérés de toute surveillance, loin des regards de leur village, entre eux enfin, complices immunisés sous l'anonymat de l'uniforme jaune, ils usent les dernières belles heures de leur existence toujours menacée.

Quelle pitié, tant soit peu méprisante je ressens pour eux. Ils sont semblables à des animaux sans contrainte. Ils savent que le chiffre de leurs jours de liberté est fixé. Ils savent que demain le danger peut renaître et cet autre danger plus grand qui est fait de la décadence de leur jeunesse. Et ils vont parmi ces femmes qui se prêtent sans hypocrisie à leurs désirs primitifs.

Mais le plus souvent, Gâtouse seule retient mon attention... Se doute-t-elle que je touche au terme de mon séjour ? Déjà, mon nom a été inscrit sur les listes de départ. Je vais mieux. La fièvre qui me conduisit à Zarzis est tombée. On doit faire du vide à l'hôpital. Je puis être évacué sur Gabès.

Ce soir-là mon dernier soir de Zarzis,— mais je suis le seul à garder ce secret — Gâtouse descend de l'entresol, avec un territorial aux oreilles rouges. Elle m'aperçoit auprès du brigadier de spahis. Elle sautille en courant et s'arrête devant nous. Le brigadier trace sur une feuille des caractères

arabes. Dessins distraits. Gâtouse aussitôt lui dicte d'une voix amusée quelques mots rapides. Le brigadier les transcrit à mesure.

— Qu'est-ce ? Que dit-elle ?

Gâtouse de défendre à mon compagnon de répondre. Elle insiste. Il promet. Alors la jeune femme saisit le papier chargé de signes que j'ignore, me le tend, le retire aussitôt, le froisse et l'envoie rouler sous la table. Puis elle s'échappe, et en tournant, vient à la rencontre d'un nouveau visage qui l'attendait. Mais elle a soin de se retourner et elle fait mine de ne pas me voir lorsque je pars à la découverte du feuillet chiffonné.

— Bah ! je le ferai traduire par Marcel Allix, me dis-je.

Mais Allix le reverrai-je ? Est-il parti pour Batna, comme Thuaire l'annonçait ?

Allons, adieu Gâtouse... Il faut rentrer. Mais à quoi bon annoncer mon retour. Je m'en vais comme d'habitude. Dans ce village sans lumière, une petite fille arabe,

dans le coin sombre d'une case de glaise, me fait un geste d'invitation de sa main fermée, une patte rouge de singe. Cette Fathma de carrefour pratique une obscure besogne dans un gourbi qui sent la chèvre et le mouton. Devant une porte, des burnous à genoux prient à voix haute, pas trop fort, sans déranger le silence. Au loin, le froissement continu des palmiers annonce un orage prochain.

A l'hôpital où je rentre : attroupement, allée et venue, effervescence des heures graves.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Des malades qui viennent d'arriver.

Peut-être une figure de connaissance parmi ces recrues d'ambulance ?

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Ce que l'on ramasse ici : dysenterie, typhoïde, fièvres...

— Sérieusement malades ?

— Il y en a deux qui sont perdus.

On me désigne leurs lits, à l'écart. Je ne connais pas ces malheureux, ni l'un ni

l'autre. Je vais me retirer, lorsque le Limousin Planier m'aborde :

— Comme on se retrouve!

Et d'autres compliments.

— Tu as vu les types qui sont touchés?

— Oui. Pauvres diables!

— Tu as vu Wassermann!

— Non!

— Il y est, reprend Planier.

Nous revenons près du lit où un petit homme amaigri se retourne. C'est Wassermann, en effet, le petit sous-officier d'Oran, mais modifié par la fièvre et qui pressent une fin peu éloignée.

— Je vais partir, nous dit-il.

A t-il quelque vague conscience de nous avoir connus autrefois, ou bien nous considère-t-il à travers le brouillard des dernières heures?

— Pour un grand voyage? demande Planier.

— Très grand voyage, détache le malade.

Je le regarde sans haine, j'aime à le croire, mais sans pitié, j'en suis certain. Je

songe : « quelle vache c'était ! » Et je mets tout cela, naturellement, au passé.

— Vous voulez retourner à Oran ? poursuit mon camarade.

— Je vais mourir ici, bégaie Wassermann.

— Hé ! on n'a pas le choix de son tombeau, murmure Planier.

XI

L'ILE DE DJERBA

Les événements se suivent sans interruption selon un programme que j'ai prescrit. Je pourrais croire à un hasard heureux. J'imagine que je régis toutes choses, conduisant une machine habituellement fort compliquée et qui n'a pas de ratés... Cette bienveillance du sort, on l'attribue sans peine à sa volonté propre ou à son intelligence personnelle, jusqu'à ce que...

J'ai quitté Zarzis sans bruit. Devant le Limousin Planier qui reste encore dans ce désert. (« On se reverra. A bientôt »), devant le brigadier de spahis. (« Au revoir ») et l'infirmier au képi de fantaisie (« A un de ces jours ») je ne dévoile rien de ce départ pré-

médité et je simule la surprise lorsqu'à l'appel du soir, mon nom est officiellement prononcé pour le convoi du lendemain.

Mais ce départ n'est un événement que pour moi seul. Dans leur existence, à eux, ceux qui restent, un banal incident... Toutefois, s'ils parlent entre eux de ce «Frankaouï» bizarre qui a regagné l'Europe, ils ne pourront pas dire que j'ai aidé à mon rapatriement. Surtout, s'ils y font allusion dans le salon où ils se réunissent, devant Angèle, Mireille, Béatrice ou Gâtouse... Mais tiendrais-je à l'opinion de Gâtouse ?

Illisible cœur des hommes, le mien en premier lieu.

Il est sept heures du soir lorsque nous arrivons à Gabès. Un muezzin, sur quelque terrasse, appelle les croyants à la prière. Sa voix module une mélopée glapissante qui ressemble au chant prolongé de certains de nos crieurs des rues. Il assure qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que « Mahommed rassoul Allah. »

Bientôt les magasins de Gabès seront éclairés. La petite ville encore brûlante deviendra pareille à certaines rues de Tunis ou de Marseille... Je connais le café où Maurice Thuaire doit m'attendre devant son apéritif, avec une cigarette, un journal et ses habitudes de sédentaire bousculé.

— Je savais que vous viendriez, me dit tout de suite cet homme extraordinaire. Ce soir ou un autre soir. Et voici ce que j'ai combiné. Il nous faut aller visiter Djerba, l'île de Djerba, la Lotophagitis que célébra le vieil Homère.

— Vous êtes sûr qu'Homère plaçait à Djerba ses lotophages?...

— Non... Je ne suis nullement sûr... Elle n'est pas loin de la terre ferme et Méninx était reliée à la côte par une voie en partie démolie. C'est à Méninx que Flaubert situe le rêve de Matho, vous savez : « Je t'emporterai dans l'île merveilleuse, où les fleurs, etc... » C'est sur la côte également, près de Méninx que l'on vous montrera, sérieusement, la grotte de Calypso... La dif-

ficulté, poursuit Maurice Thuaire, c'est le voyage... Je me suis renseigné... Les rives de Djerba sont sablonneuses, les bateaux à voiles qui partent de Sfax par vent favorable ne peuvent atterrir et sont forcés de rester, parfois quarante-huit heures, au large, avec leurs marchandises, en attendant que la mer se soit calmée.

— Auprès de qui avez-vous trouvé ces renseignements ?

— C'est un juif de Gabès qui achète à Djerba les jarres d'huiles, spécialité de cette ville, depuis l'antiquité, mon cher ami, la plus reculée...

« L'île de Djerba est très curieuse. C'est un immense jardin cultivé. Il y a des palmiers, pas très grands, mais beaucoup d'oliviers et des vignes à perte de vue...

— Et la grotte que vous voulez voir ?...

Nous sommes sortis pour respirer un peu l'air humide et chaud. A notre gauche commence la forêt africaine ; mais sur notre droite, c'est la mer, les cabines de bain, comme sur la Goulette, près de Tunis et la

plaine à perte de vue. De longues raies rouges dans le ciel témoignent de la fin du crépuscule. On distingue une coupole blanche et le plumeau d'un palmier, avec son air bête de balai renversé. Il n'y a pas très longtemps, dans les mêmes parages, je me promenais...

— Quant aux fameuses grottes (car il y en a plusieurs) reprend Thuaire en souriant, je crois bien que ce juif ne savait rien ou s'est un peu payé ma tête. Il m'a promis cependant de me conduire à la demeure de la déesse. Il s'arrêtera sans doute devant n'importe quel trou de mer... La croyance seule suffit...

Des femmes indigènes, vêtues de guenilles colorées, les bras nus retenant la cruche pleine d'eau, s'en vont, les pieds blancs de poussière... A notre vue, elles voilent à demi leurs visages tatoués où sont peintes des étoiles et des feuilles, mais découvrent leurs reins souples et la belle ligne de leurs hanches...

— Parce qu'elles n'ont pas de corset,

explique Thuaire positif, elles se dandinent en marchant...

Oui, elle était ainsi bronzée et pareille à ces filles de fellahs, la mystérieuse enchanteresse qui habitait la grotte de Djerba dans les temps très anciens...

Maurice Thuaire cite maintenant, de mémoire, quelques vers de l'*Odyssée*... Souvenirs classiques ! J'essaie d'évoquer la belle nymphe, son visage pur, son regard étrange... et je revois, tout naturellement, les lorgnons de mon professeur, sa barbe ennuyée devant le texte grec, la classe, ses rangées de pupitres et l'attitude recueillie que savaient garder, néanmoins, ceux pour qui la traduction de l'*Odyssée* fut toujours un remède contre l'insomnie.

XII

MÉDITATION SOUS LE MIMOSA

C'est à Gabès que se termine mon voyage circulaire. Je reviens dans cette ville avec quelque retard, mais c'est bien mon tour. Celui qui m'a précédé, Maurice Thuaire, s'y ennuie. Un peu plus que dans le Sud où, du moins, il était requis par les événements. Mais il demandait le repos. Il l'a. Si bien que dans son oisiveté, il se lamente et cherche à se créer des besoins, des occupations, de menus travaux, toutes choses qui constituent un simili de vie régulière et des habitudes.

Je suis allé aussi à la recherche de celui que j'étais à mon arrivée dans ce pays que je considérais comme le point terminus du

Monde. Aujourd'hui, il m'apparaît comme le seuil du Paradis.

— Vous regretterez Gabès, car on peut s'y laver, me prévenait Marcel Allix dans les premiers temps de mon séjour.

J'ai repris contact avec la vie civilisée, les ablutions, les douches, les boissons fraîches, une nourriture qui ne se compose pas uniquement de conserves.

Et moi aussi, j'ai des loisirs que je n'ai pas connus lorsque je suis arrivé ici. Mais cet homme-là, où le retrouver, avec ses regrets et sa nostalgie ?

Il regrettait Mercédès qu'il venait de quitter et il aspirait à une nouvelle inconnue. L'une et l'autre histoires sont à présent terminées.

Voici précisément l'endroit où je dormais, ce mimosa pleureur dont les branches me protégeaient contre les moustiques et l'humidité de la nuit. J'y reposerai ce soir. Peut-être que les anciennes pensées surgiront, comme autrefois, pour barrer la route du sommeil.

Le grouillement du vaste camp me parvient tamisé par la distance. Je suis à l'abri de la grande route passagère où les rondes nocturnes se saluent, où les relèves de sentinelles marchent au pas, où les convois des permissionnaires et des malades, les colonnes de renfort finissent par échouer.

Dans ce coin discret, assez loin du mur, à cause des scorpions, je me tourne sur ma paillasse, non plus en quête du passé, mais soucieux de ce qui se produira demain.

L'oubli, toujours l'oubli. Ainsi, la formule du bonheur est-elle négative : ne penser à rien, ne rien souhaiter, le calme par le vide, dormir...

Mais tout d'un coup, contre ce mur lui-même, pareil à une digue, vient finir le cri d'un train qui annonce son arrivée dans la gare de Gabès. Ce train, quel déchirant appel d'alarme ! Il descend de Sfax où il prit la suite du train de Sousse qui, lui, était parti de Tunis où il a pu voir le courrier maritime, lequel, il y a quatre ou cinq jours, a quitté la terre de France.

Alors, voici que se répondent en moi les noms de Mercédès et de Gâtouse. Elles comparaissent toutes les deux, associées par l'éloignement et si j'ai voulu échanger une peine contre une autre, je n'ai réussi qu'à me donner la fièvre d'un nouveau malaise.

Comme la nuit sur ce camp perdu dans les sables, est lourde et chaude ! Premières heures nocturnes étouffantes d'angoisse, de regrets, de souvenirs transfigurés par le mirage. Pourquoi est-on porté à aimer ? La raison de cet élan ? Qu'est-ce que cela cache ? Et puis après, qu'y a-t-il donc ? Pourquoi cette poussée d'un être vers un autre, cet absurde, cet insensé désir de confusion ?

Ainsi, à cause d'une insomnie qui se prolonge, surgissent près de moi les ombres des grands problèmes que les hommes se transmettent et qu'ils laissent derrière eux sans réponse.

ÉPILOGUE

Ce soir-là est ma dernière soirée dans le Sud et, pour cette suprême journée, il fait très beau temps. Demain matin, je prendrai le petit train qui m'emportera vers Sfax aux tourelles crénelées, semblables, d'un peu loin, à celles de Jérusalem. Déjà je me détache de tout cela avec quoi j'ai vécu : la chaleur, la lumière tremblante, le sable, l'oasis, les nomades au type encore pur...

Au retour d'une promenade au marché de Djara, qui résume tous les souks du Sud-Tunisien, nous évoquons, Maurice Thuaire et moi, nos communs souvenirs.

— Vous rappelez-vous, en colonne, l'orage

sous le guignol de nos tentes, pendant la nuit, et les chameaux entravés qui se lèvent au milieu du camp et grognent parce qu'ils reçoivent les flèches de l'ondée sur leurs museaux surpris ?...

— Et le puits artésien, Thuaire, vous rappelez-vous ? l'eau magnésienne...

— Et le mulet aux yeux bandés qui, dans une cave à Zarzis, tourne continuellement la meule du moulin à huile...

— Et les tentes noires et trapues des nomades, les femmes aux étoffes criardes qui regardent passer le train, les ruines romaines sur la terre fauve et les deux arêtes du mur qui désignent le puits...

— Inoubliable !... Et le froid qui vous attaque les pieds dès que le soleil s'est couché, vous souvenez-vous ?

— Et cette Mauresque, sur la route de Zarzis, qui recevait des Européens... Pardon, vous n'étiez pas avec nous...

Mais nous parlons pour nous-mêmes et je pense qu'il est difficile de conter ses souvenirs. Et plus pénible encore d'en écrire.

Quand on commence à vouloir retracer ces spectacles si souvent composés : le crépuscule dans les déserts, le silence de la nuit, la flûte arabe et les chants monotones sur trois notes autour des versets du Coran qui m'agacèrent toujours, la voix nasillante du muezzin au sommet de son marabout ou le passage des femmes indigènes qui se dirigent vers le puits, à la même heure, toujours pareilles depuis des siècles, on sent l'encombrement de tout un passé littéraire tant de phrases imprimées, tant d'harmonies pomponnées que signèrent Chateaubriand, Flaubert, Théophile Gautier, Fromentin, Pierre Loti, pour ne citer que ceux-là, composent un cheptel de lyrisme à quoi l'on n'ose pas ajouter...

Ces spectacles, du moins, m'ont toujours rappelé que j'étais d'une autre race et que je ne devais pas comprendre grand'chose à l'âme secrète de ce peuple si différent. Aujourd'hui plus qu'hier, je n'essaie pas de me leurrer, je m'avoue humblement à moi-même que je me promène dans ce pays

comme un ennemi qu'irritent souvent — dès qu'elles cessent de l'amuser — ces merveilles d'un monde étranger. Au reste, les touristes pressés que nous sommes transcrivent à leur façon ce qu'ils aperçoivent en passant...

Comme nous revenons à Gabès qui sent la vase et l'huile frite, un indigène s'arrête. Il porte des poulpes accrochées à un bâton. Les bêtes visqueuses, longues comme des chevelures, pendent. L'homme en prend une et la jette de toutes ses forces par terre, dans le sable. Puis il ramasse cette forme poudrée qui se tord et la jette de nouveau...

— Quelle pittoresque façon ils ont de tuer les pieuvres !

— Mais non, mon cher Thuaire, ils ne les tuent pas. Ils les brisent avant d'arriver au marché, de façon à rendre leur chair moins coriace...

— Qui vous a dit ça !

— Le « prince pauvre ».

— Qu'est-ce qu'il est devenu celui-là ?

— Je ne sais. Il paraît qu'il est adjudant

dans un régiment de territoriaux à Bizerte...

— Et Marcel Allix ?

Nous voici de nouveau partis pour la chasse aux souvenirs. On bat le rappel des absents.

— A Batna, je crois.

— C'est vrai, reprend Thuaire. J'ai de ses nouvelles. « Elle » l'a oublié, vous savez ?

— « Elle » ? Qui donc ?

— Renée, la jeune fille qui lui fit don d'une pipe...

— Comme les femmes oublient vite !

— C'est aussi ce qu'elles disent de nous.

— Et Marcel Allix ? Il a souffert ?

— Il m'a écrit qu'il avait changé le nom de sa pipe.

Mais il se fait tard. Maurice Thuaire m'accompagne jusqu'à la chambre où je dois passer ma dernière nuit. Par la fenêtre j'aperçois quelques arbres et, parmi eux, sans doute, le mimosa aux branches basses.

Je mets un peu d'ordre dans mes affaires avant de m'endormir. Des lettres que l'on

déchire, d'autres que l'on classe. Ce petit papier encore froissé ? C'est le billet que Gâtouse dictait au brigadier... Faut-il l'envoyer à Marcel Allix ou au « Prince Pauvre », pour qu'ils me les traduisent? Ils sont loin l'un et l'autre et déjà sur cet humble feuillet la mine de plomb s'efface, les signes deviennent illisibles.

Et c'est ainsi, l'île de Djerba que je n'ai pas visitée, le « Prince pauvre » que je n'ai guère approché, les invisibles nomades, et Gâtouse à peine déchiffrée demeurent parmi mes plus précieux souvenirs du Sud. Gâtouse surtout, qui assemble des impressions diverses et transposées et résume toute la période de cette randonnée...

J'ai côtoyé peut-être d'autres amours, mais dans ce pays nostalgique où la volupté apparaît plus désirable encore, rien ne me semble, même à présent, aussi appréciable que ce caprice passager, d'un sentiment tout à fait désintéressé, que j'éprouvai, un temps, pour une fille publique...

TABLE

TABLE

I. Un ordre arrive 5
II. Mercédès. 17
III. La porte du controle. 23
IV. Dépaysement 27
V. Ou sont les nomades ? 31
VI. Derniers jours. 41
VII. Médenine. 47
VIII. Rhouma, homme libre. 55
IX. Ici l'on danse 63
X. La page a traduire 71
XI. L'ile de Djerba 81
XII. Méditation sous le mimosa . . 87
Épilogue 91

CE LIVRE, Z DE L'ALPHABET DES LETTRES achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 avril 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.24-26
Alphabet des lettres.
3 0112 089036666